

1-24-63

COMTESSE TERESA LEOPARDI

NOTES BIOGRAPHIQUES

SUR

LEOPARDI ET SA FAMILLE

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

F.-A. AULARD,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31.

M DCCC LXXXI

COMTESSE TERESA LEOPARDI

NOTES BIOGRAPHIQUES

SUR

LEOPARDI ET SA FAMILLE

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

F.-A. AULARD,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE POITIERS





PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31.

M DCCC LXXXI

A MON AMI F.-A. AULARD

TRADUCTEUR DE LEOPARDI

Ce sont vos encouragements qui m'ont dicté ce livre comme un devoir, et je vous ai obéi avec une foi sincère dans vos avis et dans votre admiration pour Giacomo, dont vous venez de consacrer la renommée, en le faisant connaître à la France dans ses chefs-d'œuvre. Mais cette foi me manque envers moi-même, et je sens toute la faiblesse de cet ouvrage, qui ne se recommande que par la fidélité des souvenirs et des sentiments. C'est la première fois que j'écris, et si j'ai préféré, moi Italienne, m'adresser au public de votre noble France, c'est parce que vous l'aviez prévenu en ma faveur. Mais ce même public ne partagera pas votre indulgence, et jugera sévèrement mon audace. Voulez-vous protéger ces pages et les couvrir de votre nom? Je les confie à votre amitié pour moi, à votre amour pour Giacomo.

Ctesse TERESA LEOPARDI.

Recanati, mai 1881.

INTRODUCTION

La famille de Leopardi est-elle responsable des malheurs et des ennuis du poète, dont les souffrances, exagérées par une sorte de légende douloureuse, n'en furent pas moins réelles ? Est-il vrai que son père, le rigide comte Monaldo, l'ait haï et persécuté, et que sa mère, la comtesse Adélaïde Antici, lui ait obstinément fermé son cœur? S'il a passé les sept dernières années de sa vie chez des étrangers et s'il est mort loin de Recanati, est-ce sa faute ou celle des siens? Faut-il prendre au sérieux les imprécations dont lui-même charge son pays natal, *l'horrible et inhabitable* Recanati ? Ces questions, dont la solution importe, dit-on, à l'histoire des idées du poète, elles passionnent l'Italie depuis vingt ans, et, à l'étranger, on les discute comme une énigme indéchiffrable et séduisante. Quoique nous ayons nous-même,

à plusieurs reprises, protesté contre la *légende douloureuse* (1) et expliqué les rigueurs du comte Monaldo, il faut reconnaître que les apparences sont défavorables à cette famille éprise des idées d'un autre âge et véritablement guelfe, comme l'étaient les vieux Leopardi, ces preux défenseurs de la papauté. Comment les parents du plus grand poète de l'Italie moderne, si ce qu'on rapporte est vrai, se laissèrent-ils aveugler par leur passion et leur orgueil jusqu'à traiter leur fils comme ils l'ont, dit-on, traité, jusqu'à lui refuser l'argent nécessaire à son entretien, jusqu'à l'abandonner, malade et désespéré, à la charité d'autrui ? L'honneur de toute cette famille, si fière de son nom et de sa race, est intéressé dans ce débat, et madame la comtesse Teresa Leopardi a entrepris de défendre cet honneur, attaqué peut-être à la légère, dans l'opuscule que nous présentons au public.

Elle l'a écrit en français, et nous ne devons

(1) *Essai sur les idées philosophiques et l'inspiration poétique de Leopardi*, 1 vol. in-8, Paris, 1877. — Le même *Essai* (revu et accentué dans ce sens) a été réimprimé dans le premier volume de notre traduction des *Poésies et œuvres morales de Leopardi*, 3 vol. in-12, Paris, 1880. — Enfin nous avons repris la question dans nos études sur le comte Monaldo (*Revue politique et littéraire* du 14 juin 1879) et sur les poésies inédites de Leopardi (*Ibid.*, 18 septembre 1880).

pas seulement nous en féliciter comme d'un hommage rendu à notre langue et à notre nation, qui compte encore, malgré l'ingratitude de quelques politiciens, tant de sympathies dans l'Italie unifiée : madame Leopardi a pensé également que l'opinion française serait, en ces matières délicates, souverainement impartiale et pénétrante. Le procès fait à la famille du poète, elle veut le faire juger, comme en dernier ressort, à notre tribunal.

Mais d'abord quelle est l'autorité de l'auteur de ces *Notes biographiques?*

Femme d'un esprit élevé, nourrie des lettres françaises et italiennes, formée aux discussions littéraires par une éducation tout exceptionnelle et par de doctes amitiés, madame Leopardi ne se fait l'interprète d'aucun préjugé. La bonne foi brille autant que l'esprit dans sa correspondance, je le sais, et dans ses souvenirs, comme le lecteur va en juger. Ses opinions politiques et religieuses sont très accentuées, très sincères, plus rapprochées de celles du comte Monaldo que du pessimisme et du libéralisme de Leopardi, et cet écrit que nous présentons au public, nous n'en acceptons pour notre part ni les tendances ni même toutes les conclu-

sions(1): ce que nous aimons, l'auteur le frappe d'anathème du haut de sa foi. Mais nous ne pouvons que nous incliner devant cette foi profonde et sincère, qui est doublée d'une tolérance large et accueillante que l'on ne rencontre pas toujours chez nos Françaises. La religion de la comtesse Teresa se tient dans des régions si sereines et si hautes que rien ne l'empêche d'admirer et d'aimer le génie de l'auteur de la *Ginestra*. Ce n'est donc, à aucun degré, un réquisitoire contre Leopardi qu'on va lire. Si on défend ici la famille du poète, ce n'est pas aux dépens d'une gloire que l'on sait comprendre et chérir. Bien plus, en justifiant le comte Monaldo et la comtesse Adélaïde, on prétend élever encore plus haut, dans l'estime publique, la mémoire de leur fils que des biographies légères et passionnées n'ont pas craint de compromettre, en prêtant à ses jeunes années et à ses derniers jours une haine et une rancune impies qu'il n'a jamais éprouvées. Il est temps que le silence se fasse autour de cette querelle, où le prestige du grand homme a subi plus d'une

(1) Nous nous refusons notamment à penser, comme madame Leopardi, que Leopardi est peut-être mort catholique. Tout nous fait croire au contraire qu'il n'a pas renié un instant ses libres opinions.

éclipse, et que le scandale provoqué par des publications indiscrètes soit enfin oublié. On n'a dévoilé jusqu'ici qu'une petite partie de la vérité, et on a livré à tous les échos de la publicité les cris de douleur de Leopardi, que lui-même a souvent regrettés. Il est temps de donner la vérité tout entière et d'achever les confidences commencées : le poète en sortira plus grand, et sa famille, mieux connue, sera plus équitablement appréciée. On verra que la cause de cette incompatibilité d'humeur, c'est seulement l'incompatibilité des opinions. Dans la famille pieuse et dévote dont la comtesse Teresa va nous tracer le tableau fidèle, on comprendra qu'il n'y avait pas de vie possible pour le libre-penseur pessimiste et athée. Le malentendu qui sépara Giacomo de ses parents était fatal, inévitable : personne, en cette affaire, n'est à blâmer, et si le pauvre poète vécut loin de l'affection des siens dont il avait tant besoin, ce ne fut, à y regarder de près, ni sa faute ni la leur.

Telle est, à notre avis, la conclusion qui se dégage de ces pages ; tels sont les services qu'elles rendront aux futurs biographes de Leopardi.

Mais si la comtesse Teresa ne nous offrait

d'autre autorité que la distinction de son esprit et la bonté de ses intentions, ce ne serait pas assez. Elle possède un autre droit pour prendre la parole dans ce débat et le clôturer : elle est la veuve de Charles Leopardi, de ce Charles qui fut le confident adoré de son frère aîné, son correspondant après qu'il eut quitté Recanati et le dépositaire de tous ses secrets. Ame distinguée, caractère nonchalant, Charles n'a rien publié, et le peu que nous avons vu de sa correspondance nous fait regretter sa paresse et sa modestie. Mais il crut qu'il suffirait à son nom d'être le frère du grand poète, dont il sut être fier sans ombre de jalousie. Il vécut de la gloire de Giacomo. Il vécut aussi pour cette gloire, mais pas assez cependant. Que n'a-t-il fait violence à sa timidité et à sa réserve, et lui qui savait de Leopardi tout ce que d'autres devinaient, et devinaient mal, que n'a-t-il publié une biographie définitive de son frère ? C'était son droit de parler plus haut que tant de présomptueux ou de naïfs, qui créaient peu à peu une légende souvent calomnieuse, presque toujours sotte à plaisir. Que dis-je, son droit ? c'était un peu , à mon avis , son devoir.

Ce devoir, sa veuve le remplit aujourd'hui. Mariée en secondes noces au comte Charles, qu'elle a perdu en 1878, elle a vécu près de vingt ans dans le secret de ses pensées et de ses confidences. Ce qu'il racontait de son frère, elle le sait, elle s'en souvient pieusement. Les papiers de famille ne sont plus entre ses mains : mais elle les a lus, elle n'en ignore rien. Elle possède encore la correspondance de Leopardi avec Charles. Elle en a usé pour cet écrit dans des limites que son mari avait lui-même fixées d'avance. Enfin elle a mis à profit les souvenirs que lui avait laissés sa longue intimité avec la propre sœur du poète, avec cette Pauline si lettrée et si intelligente, qui est morte en 1869, morte fille, hélas ! elle dont Giacomo avait célébré les noces dans une ode fameuse. Madame Leopardi a vécu aussi dans l'amitié des personnes distinguées qui ont connu ou Leopardi ou les intimes de Leopardi, comme Viani, le savant éditeur de la *Correspondance*, le célèbre avocat Pellegrini, et enfin l'ingénieux et docte éditeur des œuvres de Giordani, M. Gussalli (1), qui tous trois vivent

(1) Voir les *Prose* de Gussalli, un vol. in-8, Milan, 1877. Ces mélanges contiennent une aimable notice sur La Rochefoucauld.

encore et gardent le culte du poète. Par eux et par elle-même, mais surtout par Charles, la comtesse Teresa était plus que personne mise en état de dire le dernier mot sur la jeunesse et la famille de Leopardi. Puisse ce dernier mot mettre fin à tant de biographies romanesques où la jeunesse et surtout les amours du poète sont impudemment travesties !

Quelle est la source de ces romans et de ces légendes ? C'est depuis la mort de Charles que pullulent surtout les anecdotes inventées à plaisir et les confidences apocryphes. Quand le témoin discret et informé eut disparu, toutes les langues se délièrent subitement, et chacun se prétendit au courant des secrets de jeunesse de l'amant de Nérine. Son neveu, le comte Leopardi actuel, fils de Pierfrancesco, laissa puiser un peu au hasard dans les manuscrits qu'il possède. On en donna au public ou trop ou pas assez, et Leopardi sortit de cette épreuve un peu défiguré et amoindri. Il y eut des mystifications dont on rit tout bas en Italie. Nous avons sous les yeux un dessin placé en tête d'une petite brochure qui contient trois lettres écrites par Leopardi au moment où il songeait à fuir de Recanati : l'artiste a cru représenter la cham-

bre de Giacomo, cette chambre où il a souffert et pensé. Or il paraît que Leopardi n'y a jamais habité, et les journaux de la Marche se gaussent de la méprise (1). Vétilles, dira-t on, et sots commérages! Voilà pourtant en quoi consistent les dernières révélations et les discussions sur le poète dans les journaux italiens. Celui-ci accuse le comte Leopardi *junior* d'avoir vendu *le propre berceau* de Giacomo, celui-là l'en défend ! On ne saurait se faire une idée de la niaiserie de la petite presse provinciale en Italie. J'ai lu, de mes yeux lu, un article sur l'*encrier* dont se servait le poète ! Voilà de la superstition. Ce qui est pis, ce sont les contes à dormir debout dont la dignité du grand homme fait tous les frais. Quand on ne travestit pas sa mémoire, on fouille dans son pupitre d'écolier, et on publie ses versions et ses thèmes (2). Pauvre poète ! il se piqua de sobriété, ne laissa qu'un petit nombre de poésies et de

(1) L'honnête homme qui a fait ce dessin n'est pour rien dans la mystification : il est même le premier en date des mystifiés.

(2) Est-on bien sûr que tous ces autographes de Leopardi enfant soient authentiques ? J'ai sous les yeux des manuscrits d'enfance de Pauline et de Charles et une lettre de Giacomo à Charles : les écritures se ressemblent à s'y méprendre.

prose exquises et voulut être jugé sur ces seuls titres. Des naïfs et des spéculateurs lui refusent cette grâce et noient dans un déluge de publications indigestes ces deux petits volumes, chefs-d'œuvre de la langue et du génie italien. Il y faut revenir, à ces deux volumes, qui sont tout Giacomo, et y rester. La publication de madame Leopardi va nous y ramener, et, en fermant la bouche au bavardage, nous rendre le goût du vrai Leopardi.

F.-A. Aulard.

NOTES BIOGRAPHIQUES

SUR

LEOPARDI ET SA FAMILLE

AVANT-PROPOS

La mort du comte Charles Leopardi fut le signal en Italie d'innombrables publications sur Giacomo et sa famille. Etrange phénomène, unique peut-être dans les annales littéraires que cette avalanche d'écrits disparates et fantaisistes ! Ils semblaient avoir été préparés dans l'ombre pour paraître tout à coup à la mort du dernier représentant de cette infortunée génération dont le tort fut d'être sacrifiée à la prospérité de celle qui l'a suivie. Quelques écrivains de mérite, érudits et habiles, se sont mêlés à cette nuée de sauterelles littéraires qui sont venues fondre sur ces mémoires bénies. Je ne veux ici ni discuter les uns, ni démentir les autres ; je me suis imposé une ligne que je suivrai sans m'arrêter. Annaliste du foyer, je raconterai au public intelligent et sensé l'histoire de la famille Leopardi, telle que je l'ai entendu raconter durant vingt ans par Charles, par Pauline (morte, hélas ! en 1869), et par la comtesse Hippolyte Mazzagalli, sœur de la première femme de Charles, avec laquelle j'ai vécu jusqu'à sa mort, arrivée en décembre 1878. Je n'ai d'autres archives que la mémoire du cœur, d'autres documents que les souve-

nirs trouvés dans les papiers de mon mari, le comte Charles : je me soumets d'avance aux rectifications qui ne porteront que sur des dates, des titres et des appellations, mais je me réserve l'authenticité et la responsabilité des souvenirs oraux que je rapporte ici.

Ma tâche serait plus facile, ces pages auraient plus d'intérêt, si elles étaient accompagnées des précieux documents que je possède, manuscrits intéressants et instructifs que la modestie et la réserve de Charles ont pu seules cacher ainsi à toutes les curiosités. On y verrait ses études, ses pensées philosophiques, ses extraits d'auteurs classiques, accompagnés de remarquables commentaires, sa correspondance complète avec sa première femme, correspondance si touchante, si pleine d'intérêt et suivie des deux côtés, les lettres qu'il m'a écrites plus tard à moi-même et celles de sa famille. Tout cela existe, mais ne verra le jour que selon l'accueil qui sera fait à cette véridique histoire par le public d'élite pour lequel je l'écris.

Si mon récit n'est point d'accord avec les biographies plus ou moins spirituelles et vraisemblables des *illustrateurs* de Giacomo, je n'en prendrai nul souci, m'en rapportant au mot de Cicéron :

« *Quod verum, simplex sincerumque est, id est naturæ hominis accommodatissimum.* » (De Off. 1.)

CHAPITRE I

LA FAMILLE LEOPARDI A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE.

En 1781, la mort du comte Giacomo Leopardi, aïeul du poète, laissa la marquise Virginia Mosca Passionei di Pesaro, sa veuve, dans de graves embarras. La vaste administration des domaines de Leopardi tomba aux mains d'une jeune femme timide et inexpérimentée. Dans la simplicité de sa nature craintive, dans son ignorance des affaires, cette jeune veuve ne pouvait trouver l'énergie et la fermeté nécessaires pour régler tant d'intérêts importants et compliqués, ou pour arrêter des litiges dont elle ne connaissait pas l'origine certaine. Seule, isolée, elle abandonna tous ces soins aux régisseurs honnêtes, mais malhabiles, que lui avait laissés son mari.

Le comte Monaldo, son fils aîné, ne lui fut d'aucun secours quand il atteignit l'âge d'homme : car, montrant de bonne heure le plus grand penchant pour l'étude, il se donna tout entier à la science, s'y livrant avec une véritable passion, toujours

absorbé par les recherches archéologiques. Il devint, comme chacun le sait aujourd'hui, un bibliophile et un antiquaire distingués, mais ne s'occupa jamais ni de ses terres, ni de l'administration de son patrimoine.

La comtesse Virginia passa sa vie entre les occupations de la plus édifiante piété et le soin de ses enfants (1) qu'elle confia au P. Giuseppe Torres, jésuite mexicain, réfugié chez les Leopardi, lors de la première révolution française. Le Père avait reçu l'hospitalité la plus généreuse : il sut la reconnaître par la mission affectueuse et importante dont il se chargea auprès des enfants et des petits-enfants de ses hôtes. Monaldo fut son élève bien-aimé. J'aurai l'occasion de revenir sur le P. Torres (Don Giuseppe, comme on l'appela toujours), noble et grande personnalité, figure trop négligée dans tout ce qui s'est écrit de bon et de mauvais, de vrai et de faux sur la famille Leopardi (2).

(1) Le comte Giacomo laissa trois enfants en bas âge : Monaldo, né en 1776; Ferdinanda, en 1777 ; Vito, en 1779. Ces deux derniers n'ont point pris part aux événements de la vie de Giacomo qui peuvent intéresser le public.

(2) Malgré le mauvais état des finances de la maison Leopardi, l'hospitalité qu'elle accorda aux réfugiés ecclésiastiques et religieux d'Europe et d'Amérique, après la Révolution française, fut aussi large et aussi généreuse que celle que leur accordèrent les maisons les plus prospères du patriciat italien.

Ceux dont je me souviens plus particulièrement, d'après les

Malgré le désarroi qui allait augmentant, rien n'avait été aliéné de ces domaines immenses : je ne suis même pas sûre qu'ils fussent grevés d'hypothèques. Ce qui est certain, c'est que rien n'avait été morcelé à la suite de tant de dépenses. Ecrasantes au total, les dettes se divisaient entre d'innombrables créanciers : des Juifs de Pérouse, de Milan, de toute la Marche y avaient passé (j'en ai vu les quit-

récits de Charles et de Pauline, sont : un évêque de Perpignan (j'en ai oublié le nom), un saint homme dont la comtesse Virginia conservait comme reliques tout ce qu'il avait laissé chez elle ; les PP. Giuseppe Torres et Francesco Serrano, jésuites mexicains : ce dernier laissa chez les Leopardi de véritables chefs-d'œuvre, des dessins à la plume, coloriés à l'estompe rouge, dans le genre des anciens cartons ; l'abbé Parpaglia, d'une ancienne et noble famille piémontaise, reçut l'hospitalité du tombeau dans leurs caveaux à Santa-Maria di Varano ; l'abbé Borne, de Montpellier, pour lequel les jeunes Leopardi avaient une tendre affection. Il paraît cependant que le digne homme n'avait pas un talent à la hauteur de la société très érudite qui se rassemblait chez les Leopardi, société formée par les savants religieux qui vivaient alors dans les couvents de Recanati, et qui aidèrent à leur éducation intellectuelle et tout exceptionnelle : car, que le bon chanoine le leur pardonne « du haut du ciel, sa demeure dernière », ils se moquaient un peu de lui, et les leçons de français dont ils lui étaient redevables leur servirent à arranger son nom d'une manière bien irrévérencieuse ; ils l'appelaient entre eux « l'abbé Borné ! » Ce qui n'empêcha pas après son départ une correspondance très affectueuse entre lui et Charles, qui dut pourtant cesser, parce que son maigre argent de poche ne lui suffisait pas à payer la poste et qu'il n'eût jamais voulu tourmenter sa mère de ces détails.

tances et les lettres), et ce furent les seuls qui eurent recours aux vexations. On voit par là combien cette famille respectable et respectée imposait la confiance aux honnêtes gens. C'est peut-être le sentiment même de cette confiance qui avait empiré le mal : le comte Monaldo signait toujours de bonne foi et sans grandes inquiétudes les lettres de change qui lui donnaient du répit et qui auraient englouti ses domaines, si la Providence n'eût veillé sur sa maison en lui envoyant dans la jeune marquise Adélaïde Antici l'ange qui devait la sauver. Le comte Monaldo fut agréé par la famille Antici, que sa situation de fortune n'effraya pas : on fut pleinement rassuré par le caractère vaillant et sensé de la jeune marquise qui s'engageait à prendre les rênes de cette administration négligée, et se sentait forte de la confiance et de l'amour de son mari et de celle de l'aimable comtesse douairière. La comtesse Adélaïde, mariée en 1797, entreprit courageusement et dès les premiers jours cette tâche difficile de restaurer une situation aussi compromise.

Son premier acte d'autorité fut celui-ci : elle n'accepta de son mari et de sa nouvelle famille que quelques bijoux de mince valeur qui n'en furent pas moins précieux pour elle. J'ai vu les débris usés de ceux qu'elle porta le plus : une simple parure de corail, une épingle pour sa collerette. Quant aux bijoux de famille, à l'exception peut-être d'une bague de bril-

lants à double rang (1), elle insista (et elle fut obéie) pour qu'on s'en défît avec prudence, sans précipitation, et eut recours pour cela à l'amitié sincère d'un de ses parents qui avait de grandes relations en Lombardie, où furent vendus ces joyaux princiers. Certes, jamais plus généreux sacrifice ne fut accompli par une jeune patricienne. Le prix de ces bijoux servit à réparer aussitôt quelque brèche importante. Mais, hélas! l'œuvre de restauration commençait à peine! Alors, avec une force d'âme et de volonté peut-être plus sage que tendre, pour prévenir toute surprise du côté de la nature débonnaire de son mari, pour se garantir contre toute intrigue ourdie par des créanciers sans scrupule, la comtesse Adélaïde demanda à son mari une renonciation formelle en sa faveur de tous ses droits d'administrateur.

Il se mit par là en tutelle et fut en effet traité en pupille bien gardé et bien dépourvu d'argent (2).

(1) Cette bague, Charles voulut la mettre à mon doigt le jour de mon mariage, comme son père l'avait passée à celui de sa mère, et nous la rendîmes à Pauline après la cérémonie, la changeant contre celle que me donna mon mari et que je porte encore. Quant aux autres bijoux de famille, vendus par la volonté de la jeune comtesse, j'en ai vu les écrins vides, conservés par Pauline, et j'ai pu constater par les empreintes profondément fouillées dans ces antiques étuis la magnificence des diamants, des perles, des grenats et des améthystes.

(2) J'ai pu recueillir des souvenirs plus positifs encore près du conseiller légal de la famille Leopardi, l'illustre avocat

Mais, comme on ne le privait pas de ses livres, comme sa bibliothèque, ses médailles, son musée échappaient à la confiscation, il se consola peu à peu de son humiliante condition. D'ailleurs des enfants adorés étaient déjà venus peupler le foyer attristé par la gêne, et le cœur si tendrement paternel du comte Monaldo trouva des adoucissements ineffables dans une immolation qui devait assurer à sa race un meilleur avenir. Ce père héroïque laissa ignorer à ses enfants ces poignants détails : en même temps qu'il ne voulait pas attrister leur joyeuse adolescence et leur jeunesse avec ses soucis,

Pietrò Pellegrini, l'une des gloires du barreau maceratais, que Pauline et moi aimions à appeler le Berryer italien. Elève et substitut du célèbre Luigi Bianchini, dont la renommée a été des plus brillantes, il fut chargé par son maître de le représenter comme avoué près du comte Monaldo, dont il fut souvent l'hôte aimé pendant les dix dernières années de sa vie. Il devint ensuite le conseiller légal de sa veuve, du comte Pierfrancesco, le dernier des fils du comte Monaldo, et de Pauline. Il vit encore, et j'ai le bonheur d'avoir hérité de l'affection dévouée et de l'intérêt qu'il porta aux vieux Leopardi, pour lesquels, surtout pour le comte Monaldo, il conserve un véritable culte. Nul mieux que lui ne pourrait donner une biographie exacte, consciencieuse et éloquente de ce père héroïque et méconnu ; mais depuis bien des années il se repose de sa laborieuse carrière dans sa terre de Rambona, riante retraite, toujours ouverte à des amis privilégiés. Là, comme Cicéron à Tusculum, il se console, avec la nature, des hommes et des choses, si pourtant cet homme de bien, dont la vie entière est la bonté en action, a jamais connu l'amertume !

il avait aussi à conserver son prestige et celui de son nom, des premiers dans le livre d'or du patriciat Recanatais, la considération de la famille, le respect enfin du Paladium domestique.

La comtesse Adélaïde avait mesuré du premier coup d'œil la profondeur du gouffre, et par une de ces idées lumineuses qui pénètrent dans les âmes fortement trempées, elle porta aux pieds du Pontife, par l'intermédiaire de ses puissants parents (1), l'histoire émouvante de cette grande décadence, et elle se montra prête à tous les sacrifices pour sauver en même temps l'honneur de sa famille, l'avenir de sa race et les intérêts de ses créanciers. Sans vouloir me faire ici l'apologiste de la papauté, car je ne veux point mêler à ces annales écrites en toute simplicité des discussions supérieures à ma faible intelligence, je dois dire cependant qu'en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, le gouvernement pontifical fut admirable de sagesse équitable, généreuse, providentielle, et que son

(1) La comtesse Adélaïde ne sortit jamais de sa ville natale, si ce n'est pour des pèlerinages de dévotion à la *Santa Casa* de Lorette, à une heure d'ici. Je doute même qu'elle soit allée à Ancône, si ce n'est dans les premiers temps de son mariage. Charles et Pauline me disaient qu'ils n'avaient pas souvenir que leur mère eût quitté un jour la maison et ses enfants dont elle ne se séparait que lorsqu'elle les confiait pour des promenades lointaines et à pied à Don Vincenzo Diotallevi, et ensuite à l'abbé Sanchini, mais jamais à des domestiques.

activité ne fut jamais en défaut quand quelque grand intérêt humanitaire était en cause, soit que la question fût agitée dans un centre important ou dans un village reculé et ignoré, soit que les individus fussent en haut ou en bas de l'échelle sociale. Je pourrais ajouter des documents authentiques et intéressants à l'appui de ce que j'affirme.

Le gouvernement pontifical prit donc l'affaire en sérieuse considération, et chargea Mgr Giovanni Alliata, d'une noble famille de Pise, jurisconsulte distingué et visitateur apostolique à Lorette, d'examiner la situation de la famille Leopardi. Ce prélat accomplit en effet cette mission délicate qui lui coûta de longues études. J'ai vu les volumineux dossiers de cette mémorable affaire que Charles et Pauline m'ont montrés bien des fois dans les rayons de l'archive de famille, où ils étaient placés avec cet ordre et cette régularité merveilleuse qui étaient un des traits de leur caractère, et chaque dossier portait cette légende : « *Concordia Alliata* ». Que d'épigraphes sur les monuments élevés de nos jours à la mémoire d'hommes plus ou moins grands en disent moins dans leur verbeuse éloquence que ces simples mots qui sont toute l'histoire de l'œuvre de l'infatigable et savant prélat !

Par ce concordat entre la famille Leopardi et ses créanciers, il fut décidé qu'aucun de ces derniers ne pourrait exiger le montant de sa créance avant

40 ans; mais on en fixa les intérêts à 8 0|0; et voilà la raison des économies qui firent jeter les hauts cris à ceux qui ignoraient ces faits de haute probité.

La comtesse Adélaïde ne se contenta pas de payer ces intérêts assez onéreux : elle voulut chaque année acquitter les créances que dans sa conscience éclairée elle jugeait plus sacrées : celles des personnes qui souffraient davantage du retard à rentrer dans leurs fonds, et celles surtout qui manquaient de garanties légales; car il ne serait jamais passé par la tête du comte et de la comtesse de chicaner avec leurs créanciers. Cette œuvre de probité dura 40 ans: en effet, ce couple admirable semblait prolonger à plaisir sa tâche en exhumant toutes sortes de notes et de mémoires enfouis non seulement dans les comptes de la maison, mais encore dans les papiers des membres défunts de la famille. Tant ils craignaient d'oublier, même si les créanciers oubliaient !

C'est à propos de cette grande crise de la famille Leopardi que je place ici, comme c'est mon devoir, un tribut d'hommage et de reconnaissance au P. Torres, qui aida fréquemment la comtesse dans ses soucis quotidiens en lui prêtant de sa bourse l'argent qui souvent manquait pour les plus pressants besoins. Charles se souvenait de certaine chaussette mince, longue, usée, que le bon Père dénouait pour

prendre quelque pièce d'or mexicaine qu'il donnait discrètement aux enfants pour remettre à leur mère, chaque fois qu'elle en faisait la demande. La comtesse voulut absolument lui signer des effets que j'ai vus et qui, par la volonté du Père Torres, n'ont jamais été acquittés. La comtesse Adélaïde et, après elle, sa fille Pauline faisaient célébrer des messes au profit de son âme, pour rendre ainsi, me disait Pauline, à leur bienfaiteur le bien qu'elles en avaient reçu aux jours de leur détresse.

Pour expliquer une fois de plus les charges qui pesaient sur la famille et qui ont rendu si lourd le fardeau qui troubla l'existence des parents de Giacomo, les forçant à d'innombrables sacrifices, et pour justifier entièrement leur conduite à l'égard de leur fils, je noterai ici que, malgré la détresse et l'embarras qui régnaient dans la maison, ni la comtesse douairière, ni aucun des vieux cadets, oncles du comte Monaldo, n'eurent à souffrir des privations que s'imposèrent (même à l'égard de leurs pauvres enfants) le jeune comte et sa femme. Chacun avait son *trattamento*, une personne de service attachée à sa personne, comme au temps de la splendeur évanouie (1).

(1) Touchant détail ! Les domestiques étaient gardés jusqu'à leur mort, soignés dans leurs maladies, et à l'occasion, par leurs maîtres mêmes. J'ai connu l'ancienne femme de chambre de la comtesse douairière, Maria Grufi, morte en

1859, âgée de 88 ans. Les deux femmes de chambre de ma belle-sœur Pauline la soignaient tour à tour, ne la quittant jamais, et c'est appuyée à leur bras, parfois à celui de Pauline et au mien, qu'elle venait entendre la messe dans l'appartement de Pauline où était la chapelle. Dans les grandes familles d'alors, si patriarcales, on ne désignait pas les domestiques par le nom hautain de *servitù*, mais bien par celui de *la famiglia, i famigli ;* je n'ai jamais entendu Charles, Pauline, les Mazzagalli, s'exprimer autrement : ils appelaient les suivantes *le donne.* — Je me souviens, à propos des égards observés envers les domestiques, d'une plaisante anecdote que je tiens de Charles. Le comte Monaldo était en visite chez la marquise Roberti. Un de ses vieux domestiques était gravement malade. Au grand chagrin de ses maîtres, et contrairement à ses excellents principes, il se refusait à être administré, dans l'irritation que lui causaient ses souffrances. Le comte Monaldo s'offrit à visiter le malade qu'il connaissait bien et à unir ses exhortations à celles de ses maîtres. Il mit toute son éloquence à lui parler de la Passion du Sauveur qui avait souffert bien davantage. Le malade lui répondit : « Di tutto questo discorretene con Pilato. — Parlez de tout cela à Pilate ». Ce qui ne l'empêcha pas de se laisser persuader et de faire une mort édifiante. Le comte de Monaldo aimait à raconter ce succès.

CHAPITRE II

L'ENFANCE DE GIACOMO ET DE SES FRÈRES. — LEUR ENTOURAGE.

Ce temps heureux de leur enfance fut mémorable pour eux, et c'est de leurs premières années que Charles et Pauline me parlèrent le plus. Et qu'on ne suspecte pas l'exactitude de ces souvenirs et de ces confidences de vieillards qui supposent chez eux une mémoire merveilleuse; les existences solitaires et recueillies, je le sais par expérience, présentent presque toutes ce phénomène. La vie de Charles surtout différa très peu de celle d'un Bénédictin.

Cette enfance fut heureuse, je le répète d'après leur aveu. On ne trouve plus de nos jours, où les familles sont plus dispersées que jadis, un foyer comme celui que je vais décrire fidèlement.

J'ai dit déjà que la famille Leopardi était nombreuse; celle des Antici ne l'était pas moins, et toutes les deux vivaient très unies. Une des sœurs de la comtesse Adélaïde, Isabelle, veuve du comte Leandro Mazzagalli, avait six enfants, et toutes ces familles souvent réunies formaient un petit monde.

Les aïeux maternels de Giacomo étaient le marquis Filippo Antici et sa femme, la marquise Thérèse Montani de Pesaro (1), et ils habitaient Recanati. Le cardinal Tommaso Antici (2), frère du marquis Filippo, était revenu à Recanati après l'exil du pape Pie VI, et sa présence ajouta au prestige et à la grandeur de cette maison où brillait dans tout son éclat la vraie dignité patricienne. Cette éducation première dans un cercle de famille si imposant, *diplomatique* et rigoureusement attaché aux traditions de la noblesse, m'a expliqué la connaissance extraordinaire des usages du grand monde, que Charles et Pauline possédaient au plus haut degré, et qu'ils avaient reçue à Recanati, rien qu'à Recanati, et si parfaitement qu'ils se seraient trouvés à leur place dans les anciennes cours, même s'ils y eussent été transportés sans transition. De là leur vint aussi cette dignité gracieuse et naturelle qui était leur plus grand charme. La comtesse Adélaïde avait

(1) La marquise Thérèse Antici, née Montani, fit partie des dames de la cour de Sardaigne, dans les premiers temps de son mariage dont j'ai oublié l'époque précise.

(2) Le cardinal Tommaso Antici naquit à Recanati, le 10 mai 1731. Il reçut le chapeau de Cardinal en 1789. En 1791, il fut élevé à la charge de Préfet de la S. Congrégation du Concile, plénipotentiaire près le Saint-Siège, et représentant du roi de Pologne, de Bavière et autres cours. Il renonça au cardinalat en 1794 et mourut à Recanati le 4 janvier 1812. Son tombeau est dans la cathédrale de cette ville.

plusieurs frères et sœurs : quelques-uns sont morts jeunes ; j'ai connu presque tous ceux qui leur ont survécu, et ceux-ci furent jusqu'à leur mort l'objet de la plus respectueuse tendresse de la part de mes deux amis.

L'aîné des frères de la comtesse Adélaïde fut le marquis Carlo Teodoso, qui passa sa première jeunesse à la cour de Dresde, dans les pages du roi de Saxe : son oncle, le cardinal, était nonce près de cette cour. Ce séjour dans l'une des villes et des cours les plus savantes de la savante Germanie aida puissamment à développer le talent sérieux du jeune marquis, dont la place est marquée au rang des gentilshommes écrivains les plus distingués. On lui doit une remarquable traduction du *Whalhalla* et quelques ouvrages littéraires dont l'éloquence religieuse et l'élévation des pensées font de lui l'égal de M. de Maistre. Marié à la duchesse Donna Marianna Mattei, il passait avec sa famille une grande partie de l'année à Recanati ; mais leur installation définitive à Rome, vers 1820, ne fut pas sans influence sur le mécontentement désespéré des jeunes Leopardi, dont l'existence se trouva tout à coup assombrie par la mort, puis par l'éloignement de tant d'êtres aimés. Le marquis Carlo avait aussi une très nombreuse famille, et tous ces cousins s'aimaient tendrement.

Il y avait encore des frères cadets de l'aïeul, le

marquis Filippo Antici : l'un d'eux, le colonel Vincenzo, mourut en avril 1811, quelques jours avant le marquis Filippo, aïeul maternel de Giacomo. Ils furent tous pleurés par la comtesse Adélaïde. Elle avait placé dans ses livres de piété des carrés de papiers, écrits de sa main, que Pauline conservait pieusement (1), et où était marquée la date de la mort de tous ceux qu'elle aimait, avec accompagnement d'une touchante et dévote pensée, d'une idée sublime. Si ces affectueux *memento* avaient été connus et divulgués, je crois que per-

(1) Les livres de piété de la comtesse Adélaïde formaient un remarquable recueil par leur choix et leur valeur, à titre de curiosité. Il était facile, en examinant ces livres pieusement conservés par Pauline, de voir comme cette femme réellement supérieure, qui s'était imposé toute sa vie, par une noble fierté et une prudence qui ne s'est jamais démentie, une réserve immense, ne cherchait des consolations que dans la prière. Je n'ai jamais vu de collection plus complète, plus savante : aucun de ces livres banals, comme il s'en trouve tant, ou d'un mysticisme vague et exalté ; il y en avait de français, d'italiens, de latins. Dans les couvents d'alors, et celui des Oblates de Recanati était des plus distingués (aussi fut-il l'objet spécial des attentions et des égards du gouvernement impérial), on enseignait les rudiments élémentaires du latin aux pensionnaires, dont l'éducation était très sérieuse. La comtesse s'était formé des recueils manuscrits de prières, en partie composées par elle ou extraites des ouvrages de piété les plus édifiants, tous écrits de sa main, et elle les faisait relier. J'ai gardé, précieuse relique, un de ces carrés de papier écrits par elle, que Pauline m'a donné avec des vers latins adressés à la Sainte Vierge.

sonne n'aurait osé accuser de dureté cette femme qui n'a été que le martyre de l'honneur et de la probité. On a glorifié dans tous les temps les mères héroïques qui sacrifiaient leurs enfants à la patrie. Aussi n'ai-je jamais compris cet acharnement à calomnier la comtesse Adélaïde. Après tout, elle n'a eu que le malheur et non le tort d'être forcée d'imposer à ses enfants une vie que bien des familles honorables et déchues du même temps et d'autrefois se sont fait une gloire et un devoir de mener plutôt que de recourir aux expédients et d'être cause de la misère d'autrui. En effet, quelle a été la tâche accomplie par cette mère, au prix de quelques sacrifices d'argent supportés par ses enfants ? Elle rendit la splendeur à sa famille, elle en fit briller l'honneur sans tache en restituant à chacun ce qui lui était dû. Après des privations qui ne touchèrent jamais cependant au nécessaire, n'attaquant que le superflu (et il est bien probable que Giacomo ne fut jamais laissé sans ressources et sans une pension convenable, dans son absence loin de la famille), elle rendit à ses enfants une position sociale bien meilleure que celle qui leur avait été laissée par leurs ancêtres (1), et elle arriva ainsi au but qu'elle s'était

(1) L'opulence arriva rapidement, quand la comtesse eut réalisé l'équilibre, en effaçant tout passif. Elle augmenta encore considérablement le patrimoine, et Charles, qui s'était plaint si amèrement dans sa jeunesse de la parcimonie mater-

proposé toute sa vie, de réparer la ruine que l'inexpérience, non les fautes de leur père, avait amenée. Par conséquent, si Giacomo n'eût succombé sitôt, il aurait pu revenir, au bout de quelque temps, dans sa famille qui, à l'époque de sa mort, arrivait à l'aisance, et où son père l'appelait dans des lettres pleines de cordialité et de sollicitude. (Voir l'*Epistolario* publié par Lemonnier en 1878, nº 121 et autres.) Il aurait pu sans obstacles et sans contrariétés y accomplir, dans la paix domestique, ces progrès, ces études plus vastes auxquelles aspirait son génie.

Les frères de la comtesse Adélaïde que j'ai encore connus étaient : l'abbé Don Gerolamo, mort en 1859, à l'âge de 82 ans, et dont la mémoire est restée populaire à Recanati pour ses bienfaits et sa piété ; le marquis Giuseppe, major dans l'armée française et qui avait fait la guerre d'Espagne. Il revint de bonne heure dans ses foyers ; car, pendant l'Empire, il vivait ici dans sa famille. Passionné pour la France, c'est lui qui donna à Charles le goût de la littérature française, que celui-ci étudia avec transport : tous les écrivains célèbres de cette nation, tant poètes que prosateurs, des temps les plus reculés jusqu'à Chateaubriand et Madame de Staël, lui devinrent

nelle, changea de sentiment après avoir vu ce que sa mère avait accompli pour le bien de la famille et pour le nom des Leopardi. Il admira alors sa constance, son talent et son amour maternel.

familiers. Quand le marquis Giuseppe m'abordait, c'était toujours avec un aimable et spirituel compliment tiré de ses poètes français favoris. Je lui donnais la réplique, à son grand plaisir. Il mourut en 1865 à l'âge de 82 ans. — Le marquis Rinaldo, qui mourut en 1869, à l'âge de 81 ans, était aussi la bonté même, et, comme tous les siens, d'une piété édifiante, mais d'un caractère caustique et très original. Il ne voulut jamais voyager de crainte des catastrophes, et il désapprouvait cette manie chez les autres. Il ne lisait dans les journaux que les désastres qui arrivaient par terre et par mer, tenant le compte du nombre des victimes, ce qui ne l'empêcha pas, dans les dernières années de sa vie, de courir le danger d'être écrasé chez lui par le toit de la chapelle du palais où il entendait la messe; mais, comme il en sortit sain et sauf, il répondit glorieusement aux taquineries de ses neveux. Enfin, le marquis Camille, le dernier, un charmant esprit, très indépendant, passa sa vie dans les emplois, quitta Recanati de bonne heure et fut toujours très lié avec Charles qu'il traitait en camarade : ils se trouvèrent ensemble à Ancône, où Charles fut directeur des Postes de 1842 à 1853 environ, et le marquis conservateur des hypothèques, sous le régime pontifical. Il mourut dans cette ville en 1872, à l'âge de 59 ans.

Les sœurs de la comtesse Adélaïde étaient : Donna

Teresa Margherita, Oblate dans le noble monastère de l'Assomption de Recanati, où furent élevées toutes les jeunes marquises Antici et les filles de la comtesse Mazzagalli, dont la cadette épousa mon mari en premières noces ; Isabelle, restée veuve (jeune encore, en 1806) du comte Leandro Mazzagalli, avait une beauté plus éclatante que celle de ses sœurs, et elle conserva la fraîcheur éblouissante de son teint jusqu'à l'âge le plus avancé. Je ne retrouve pas la date de sa mort. Charles écrivait d'Ancône à sa femme en 1849, par un jour de grande neige : « Voilà un jour de triomphe pour la comtesse, qui pourra constater que la neige est moins blanche qu'elle (1) ». Enfin venait Eléonore, qui épousa le marquis Baviera de Sinigallia.

Malgré tout ce que les jeunes Leopardi ont pu dire d'impertinent dans l'exaltation de leur mécontentement, Recanati avait alors une animation dont nous sommes bien loin aujourd'hui. Un vieux serviteur de la famille me disait qu'en ce temps-là toutes les maisons nobles étaient montées dans le grand style, et on en comptait quarante tenant équipage. On s'en servait pour la représentation beaucoup plus que de nos jours. Charles souriait en se rappelant que chez lui on attelait pour aller

(1) Pauline Mazzagalli ne suivit point Charles à Ancône, pour ne point se séparer de sa mère et de ses sœurs.

d'une maison à l'autre, et à des distances très rapprochées. Mais cela avait bon air (1).

Dans ces grandes sociétés, on conservait une sévère étiquette, qui cependant n'engendrait pas l'ennui, et servait à tenir à distance ceux qui auraient pu y apporter (ils étaient rares alors) un reflet de mauvaise compagnie. Les plus remarquables des réunions de Recanati étaient celles qui se tenaient chez les Antici, chez les Roberti, chez les Carradori, où entra, quelques années après le commencement du siècle, une princesse Rospigliosi, et chez les Leopardi. La comtesse Mazzagalli ne recevait pas chez elle, mais visitait fréquemment la famille de ses parents et de sa sœur, y amenant ses six enfants. Les enfants du marquis Carlo Teodoro étaient nombreux également, et ils formaient tous ensemble un petit monde très animé et dont personne ne comprimait les élans, étant élevés du reste à n'être jamais importuns. Je dois à la comtesse Hippolyte, l'aînée des filles de la comtesse Isabelle (morte en 1878) et l'aînée aussi de Giacomo d'une année ou deux, une bonne partie de ces souvenirs : elle était toujours

(1) C'était un des plaisants souvenirs de Charles, de rappeler ces *parades en carrosse*, comme il disait ; et quand, de mon temps, nous traversions la ville en voiture (Recanati n'a qu'une rue principale très longue, qui va d'un bout à l'autre du pays), il me disait souvent : « Nous ne ferons pas *i soliti sei giri* , comme tante Isabelle ordonnait majestueusement au cocher, quand elle nous amenait au Corso ».

heureuse de les raconter avec une vivacité et une sûreté de mémoire qu'elle conserva toute sa vie.

Il manqua cependant un rayon à l'enfance de ces âmes ardentes et inquiètes : c'est la tendresse *visible* et les caresses de leur mère. La comtesse Adélaïde aimait ses enfants, mais en chrétienne austère : il manqua à cette femme vertueuse et vaillante les suaves patiences de sainte Monique. Elle poussa à l'extrême la réserve qui régnait dans les familles d'autrefois et qui n'était pas sans quelque salutaire influence sur la conduite des enfants et leur maintien vis-à-vis des parents. Tout devait être imposant et digne de la part de ceux-ci, et mes chers amis m'ont dit en mainte occasion ce qu'ils avaient compris dans leur rare intelligence dès l'âge de raison, c'est-à-dire que leurs parents aussi devaient sans doute avoir été continuellement préoccupés des impressions qui s'éveillaient dans leurs âmes, car toutes leurs actions, leurs paroles étaient évidemment réglées de manière à ne provoquer chez eux aucune funeste interprétation. Jamais ils n'entendirent un éclat de voix, une parole aigrie, impatiente, colère, sortir de leur bouche (1). Il y eut de

(1) Mes chers amis m'ont cité mille traits de cette retenue attentive, entre autres celui-ci, qui resta proverbial dans la famille. Un des domestiques, stupide à passer la permission, commit quelque bévue qui démonta leur mère au point qu'elle se leva vivement en s'écriant : « Siete proprio... » (elle allait dire : « un somaro »), mais elle se reprit et ajouta dou-

leur temps des femmes de chambre, des domestiques congédiés, mais jamais grondés devant eux. Justice avait été faite à huis-clos : ils en ignoraient parfaitement la cause et les détails ; et, à vrai dire, telle était l'absence de toute familiarité et de rapports avec eux qu'ils ne s'en occupaient guère. Ils en aimaient réellement quelques-uns ; ils les traitaient tous très affablement, mais ils avaient un éloignement inné, grâce à l'éducation reçue, pour toute accointance (1).

cement : « Mi avete proprio l'apparenza di un somaro ! » C'est-à-dire : « Vous m'avez l'air d'un âne ! » Mais l'idiotisme du dialecte des Marches est intraduisible. Les enfants aussi n'étaient jamais sérieusement grondés : les grandes bourrasques se passaient à la salle d'études, et le fouet, de mode alors, y jouait un grand rôle dans les mains de l'abbé Sanchini qui, cependant, m'assurèrent-ils, le brandissait plus pour la forme que pour le fond. Quand ils grandirent, c'est dans la bibliothèque que leur père les appelait pour leur faire ses plus sévères réprimandes. Cette tradition me faisait souvenir que dans le spirituel roman de *La vieille Roche* d'Edmond About, c'était aussi dans la bibliothèque de S. Génin que les héritiers de ce nom « étaient battus et grondés en grande cérémonie ». Les choses se passèrent ainsi d'abord ; mais après, il s'y produisit des scènes plus tristes et plus solennelles.....

(1) Tout enfant, Giacomo souffrait déjà de cette sensibilité maladive de la vue qui fut le martyre de toute sa vie, et il lui arrivait souvent de déserter le soir les conversations chez son père ou chez les Antici, pour se réfugier dans les salons à côté, y cherchant un coin obscur pour abriter ses yeux fatigués de la lumière des bougies ou des *lucerne*. Charles, qui ne pouvait rester éloigné de son frère, l'y allait re-

La comtesse Adélaïde s'exagéra peut-être cette réserve en se faisant un principe de ne céder à aucune manifestation de tendresse. Elle tendait sa main aux lèvres de ses enfants et ne les pressa jamais sur son sein. Leurs grand'mères étaient bien plus caressantes ; aussi la tendresse qu'ils leur avaient vouée dura ardente et vivace jusqu'à leur mort. J'ose l'avouer, et les confidences de mes amis bien-aimés me permettent cette croyance, que si leurs grand'-mères eussent survécu à leur première jeunesse, les protégeant de leur sainte et douce influence, la destinée de Giacomo eût été différente : il n'aurait pas déserté si longtemps la maison pour ne plus y revenir. Pourtant je dois le dire, et c'est la vérité, le prestige et la grâce ineffables qui étaient inséparables de la comtesse Adélaïde enlevaient toute dureté à ses manières : elle inspirait de la froideur à ses enfants, jamais de l'effroi : elle les glaçait par son

joindre aussitôt pour lui tenir compagnie, et cela leur faisait du bien à tous les deux, car ils avaient toujours quelque chose à se dire. Quand nous traversions, lui et moi, la grande pièce « il camerone » qui précédait l'appartement de Pauline (c'était l'appartement même de ses parents, tout proche de l'antichambre), Charles y cherchait tristement des yeux le coin où il allait trouver son frère, et il me disait : « C'était là qu'il trouvait toute l'obscurité désirable, mais il rugissait comme un lionceau à chaque écho des sots discours et gaietés triviales de l'antichambre ; j'étais bien de son avis, mais je ne prenais pas les choses si sérieusement ».

silence, son maintien réservé et mélancolique (Charles, qui était tout son portrait, avait les beaux yeux de saphir de sa mère, doux et tristes), mais elle ne les rebuta jamais.

Si je me suis décidée après de longues hésitations, et malgré ma répugnance, à dire quelque chose qui frise le blâme à l'égard de cette sainte et noble femme, c'est dans la conscience de pouvoir ainsi établir la vérité sur ces torts devenus légendaires. Le vulgaire accepte facilement toutes les versions, les opinions de seconde main si commodes à la paresse d'esprit; mais les âmes d'élite approfondiront d'elles-mêmes ce thème que je ne fais qu'effleurer, ma plume n'étant pas à la hauteur d'une savante discussion. D'ailleurs, ce n'est pas au cœur rétréci des sophistes que je m'adresse, mais aux mères de famille qui connaissent les impasses de la maternité et qui ont lutté entre les fatales indulgences et les douloureuses sévérités.

La comtesse Adélaïde était admirable de soins et de préoccupations au moindre signe de souffrance et de maladie chez ses enfants : leurs engelures la désolaient, elle n'y laissait toucher par personne. Sains ou malades, ses enfants n'appartenaient qu'à elle. « Le regard de notre mère, me disait Charles, nous suivait toujours : c'était sa seule caresse. » Ils couchaient tout près de la chambre de leurs parents, Pauline, d'un côté, dans un cabinet; Giacomo,

Charles et Luigi, dans un petit salon à droite, la comtesse préférant nuire à l'harmonie et à la commodité de son appartement, plutôt que de les avoir loin d'elle. Plus tard, les trois garçons habitèrent une chambre au fond d'un petit corridor, derrière celle de leur mère, sans autre issue libre que celle qui y aboutissait. Cette chambre, entièrement changée depuis, avait alors une alcôve à trois lits; mais Charles en reconnaissait encore les places et la distribution : « C'est là que Giacomo, comme mon mari l'a répété à M. Viani, écrivait aux dernières lueurs de la lampe qui s'éteignait ». Quand ils sortirent de l'adolescence, ils eurent tout entier pour eux un appartement de trois chambres au-dessus de celui de leur mère, mais donnant sur le jardin. La comtesse l'appelait : « *Il casino di campagna* », tant il était gai. Là aussi, pour entrer et sortir, il leur fallait passer par l'appartement de leur mère(1).

Charles me racontait que dans le temps qu'ils dormaient dans le petit salon, quand ils attendaient le matin le réveil de leur mère dans leur couchette, ils ne s'ennuyaient nullement, lui et Luigi, grâce à Giacomo. Celui-ci avait commencé une interminable histoire qu'il improvisait, et qui était toute composée d'aventures étranges, fantastiques, mais plus in-

(1) Elle faisait elle seule leur toilette; plus tard ils la firent seuls aussi, jamais avec l'aide des domestiques. Charle conserva cette habitude toute sa vie.

téressante que tant d'autres qu'il devait lire depuis. Et ce récit merveilleux était dû tout entier à l'imagination brillante de Giacomo qui, n'ayant alors que 8 à 9 ans, ne pouvait certes l'avoir pris dans ses lectures. D'ailleurs le comte Monaldo, si attentif au développement moral et intellectuel de ses enfants adorés, épurait soigneusement dans les livres de la bibliothèque ceux qu'il laissait livrés à leur curiosité. En ce temps là, ils n'avaient pas même lu encore les *Aventures de Télémaque* et de *Robinson Crusoé*, qui ne firent leurs délices que plus tard. J'apporte ici une preuve de cette admirable surveillance, mais en regrettant de ne pouvoir répéter mot pour mot les réflexions profondes, gracieuses, les sentiments si délicats dont Charles accompagnait ces récits, ces souvenirs qui s'évoquaient les uns les autres, et avec ce langage correct, ces fines ironies, cet atticisme tout Leopardien que Giacomo et lui tenaient de leur père. Giacomo à quinze ans, et lui à quatorze, n'avaient trouvé pour toute pâture à leurs vagues désirs de littérature amoureuse dans la bibliothèque paternelle, parmi les volumes laissés pour leur usage, qu'un vieux bouquin, une méchante édition d'Amsterdam, qui n'était autre qu'un roman en vers latin, intitulé « l'*Argenide* », la plus ennuyeuse, la plus pédante, la plus médiocre histoire possible. Mais l'amour, et le plus idéal, y avait un rôle : cela leur suffisait ! Et encore, lisaient-ils

en cachette, pendant les siestes de leurs parents, pendant leurs récréations des après-midi d'été.

Pour revenir à la fameuse histoire que Giacomo inventait au bénéfice de ses frères cadets, il n'y avait que des hommes dans ce conte, et il en prenait les types dans son entourage, les exagérant avec une drôlerie comique dont Charles riait encore. Le tyran Asmodante ressemblait fort, hélas ! au comte Monaldo, et la verve de Giacomo le rendait fort redoutable. Ensuite le héros Filzero (celui-là, c'était lui-même), le fougueux Filzero, le beau diseur qui avait réponse à tout, battant tout le monde, ne se laissant battre par personne, était bien Giacomo, « il *prepotente* », comme ses cadets l'appelaient. Puis venait Lelio, la tête dure, l'imbécile opiniâtre, taquin, le moqueur impitoyable, recevant les taloches de Filzero avec une sublime indifférence. « Celui-là, disait Charles, c'était moi » ; et il s'en vantait, le cher vieillard. Ce nom de Filzero resta proverbial dans la famille. Trois quarts de siècle après, Charles s'écriait encore en entendant quelque chose de bien spirituel : « Oh ! elle est *filzerica*, celle-là ! »

A l'école, même entrain, même joyeuse espièglerie. La salle d'études, qui fit partie depuis de l'appartement du comte Pierfrancesco, donnant sur la place de Monte Morello, comme toute la belle façade du palais Leopardi, était une pièce spacieuse, aérée :

leurs quatre pupitres étaient placés en file, l'un derrière l'autre ; celui de Pauline était le dernier. Tant que durait la classe, leur conduite était édifiante ; après, la fin du monde! Mais, comme on ne les savait jamais brouillés, on les laissait s'arranger à leur guise. Leurs jeux étaient toujours un peu bruyants ; mais dans ces grandes salles nues, dans les jardins (car il y en avait trois, dont deux n'étaient, à la vérité, qu'un *turf* très approprié à leurs *jeux romains*, comme ils les appelaient), ces ébats n'avaient rien de très incommode, ni de dangereux, surveillés comme ils l'étaient de tous côtés. Leur père même les poussait à ces exercices qu'il jugeait très profitables à leur développement, et leur avait fait fabriquer à Recanati des boules, des *manubri* et tout ce qui pouvait servir à une espèce de gymnastique. La sortie et la rentrée des caisses d'orangers, citronniers, etc., était leur grande fête. Charles s'en souvenait, surtout à l'époque où se renouvelait cette opération, et il en parlait encore à quelques-uns de ces mêmes paysans qui s'y étaient trouvés auparavant et qui, jeunes garçons alors, avaient vieilli comme lui. Il me faisait voir comment ces brouettes plates et basses qui transportaient les caisses servaient de char au *triomphateur*. C'était toujours Giacomo, bien entendu ; Luigi et Charles étaient les licteurs, les esclaves, selon que Giacomo ordonnait à ses frères et aux petits paysans qui s'étaient glissés dans le jardin à

la suite de leurs pères ou frères. Charles se dédommageait de son humiliante position en lui lançant ses moqueries habituelles, des satires, ce à quoi le triomphateur répondait avec un extrême mépris par un : « Vil bouffon ! » Je pense ne rien dire d'erroné en exprimant la conviction que le comte Monaldo, en cultivant ainsi chez ses enfants, jusque dans leurs jeux, le goût des choses élevées, des actions et des représentations héroïques, a beaucoup contribué à maintenir dans leur conduite cette noblesse, cette dignité de manières, de sentiments, de pensées, qui les ont caractérisés toute leur vie, ainsi qu'une juste et raisonnable aversion pour toute action, toute habitude et même toute locution vulgaire.

Pauline devint aussi bonne latiniste que ses frères et n'en était pas plus fière. Dans la simplicité et l'austérité de son éducation, que sa mère surveillait avec une sollicitude éclairée, elle ignorait son propre talent ; elle l'ignora toujours, ainsi que la valeur de cette instruction virile et élevée. Elle accomplissait ses devoirs sans discuter, sans comparer ; elle obéissait et ne recherchait que la satisfaction de ses parents. J'ai la conviction appuyée des confidences *effusives* et complètes que j'ai reçues d'elle, que si elle a laissé le témoignage de plaintes amères, en pleine opposition avec le caractère docile et doux qu'elle montra toujours, on doit attribuer cette irritation à une imitation innocente des sentiments de

Giacomo, plutôt qu'à une mauvaise disposition de son esprit. Je pourrais même ajouter qu'elle y fut entraînée, ainsi que Charles, pour donner raison à Giacomo qui était leur oracle. Qu'on se souvienne aussi qu'à cette époque, dont je parlerai dans le chapitre suivant, ils vivaient dans un pays où ils n'ont pas trouvé d'amis de leur âge et de leur valeur, quand leurs jeunes cousines et cousins les abandonnèrent tous (1). On a vu cependant par la suite, car j'aime à être juste pour ce pays où je vis si satisfaite, sinon heureuse (je n'ai plus rien à attendre du bonheur ici-bas), et auquel m'attachent mes plus chers souvenirs, que Charles, Pauline et Pierfrancesco n'ont rien perdu de leur prestige, de leur talent ni de leur position pour y être restés.

La sollicitude dont Pauline fut l'objet de la part de sa mère ne se ralentit jamais : jusqu'à la mort de la comtesse, elle se tint constamment près d'elle. Pauline avait 57 ans à cette époque, et couchait encore dans le cabinet à côté de l'appartement de sa mère ; elle ne sortait jamais sans être accompagnée par un vieux domestique ou quelque personne de confiance désignée par la comtesse Adélaïde.

(1) Ils s'aimaient si bien entre eux, que si une maladie, seul malheur que connaisse l'enfance, frappait l'un d'eux, les autres s'en désolaient comme de grandes personnes. Charles composa une élégie touchante en 1816 pour la mort de sa cousine Cunegonda Antici, morte à 14 ans, et cette pièce en vers rappelle les poésies grecques par sa simplicité.

Le soir, ils allaient toujours passer une heure chez leur grand'mère paternelle, la comtesse Virginia, qui occupait un joli entresol au-dessus de l'appartement de son fils. Là, ils trouvaient le fidèle ami de la vieille dame, le chevalier Volunnio Gentilucci. Ce pauvre vieillard souffrait le martyre quand ces petits diables arrivaient, mais il endurait tout plutôt que de mécontenter la comtesse douairière, qui se fâchait sérieusement s'il les réprimandait. La première chose qui arrivait assez souvent, c'était la chute de la lampe sur la petite table, devant le canapé où se tenait leur grand'mère ; car ils lui sautaient au cou, à qui le premier, et ils se dédommageaient de la contrainte qu'ils subissaient devant leur mère. Celle-ci ne manquait jamais de dire en entendant le carillon de la sonnette d'en haut : « Voilà encore les enfants qui ont renversé la lampe de la comtesse ! » Après cette prouesse qui endommageait souvent les culottes de soie du bon chevalier Volunnio, ils allaient lui défaire le cadogan et se livraient à d'autres espiègleries, qu'il supportait avec une patience admirable, se contentant de dire avec un sourire forcé : « Che specie graziosa ! Quelle jolie race ! » tout comme s'il se fût agi, me disait Charles, de petits singes. Après, ils passaient chez leur mère ou chez les Antici, où ils se trouvaient avec la bande de petits cousins et cousines amenés par la tante Isabella ou le mar-

quis Carlo. Dès cet âge si tendre, me disait Hippolyte, le caractère finement observateur des deux aînés Leopardi se dessinait clairement (1). Un écrivain français, M. Louis Delattre, correspondant du journal l'*Italie* qui se publiait alors à Florence, vers 1870, dans un spirituel article, à propos d'une lettre de Giacomo, datée de Rome, pendant le carnaval de 1823, exprimait son étonnement, son admiration pour la critique si juste qu'y faisait Giacomo de l'Opéra, du théâtre, de la musique, des chanteurs, spectacle pourtant si nouveau pour lui.

J'arrête ici la série des souvenirs de cette époque, me rappelant, trop tard peut-être, que

« Qui ne sut se borner, ne sut jamais écrire. »

(1) Un soir que des personnes, toutes d'une laideur peu commune, se trouvaient réunies dans le salon de sa mère, Giacomo alla dire tout bas à son frère et à sa cousine Hippolyte d'un air consterné : « Non si sa ove riposar lo sguardo ! » et il avait huit ans ! Hippolyte, qui me racontait cette anecdote, ajouta : « Dites la vérité, Tetina (on dit comme cela ici, pour Teresina), ne parlait-il pas comme un jeune Grec enthousiaste de la beauté ? »

CHAPITRE III

DE 1810 A 1822

C'est vers sa douzième année que Giacomo se voua entièrement aux études les plus suivies, les plus ardues que jamais un enfant de cet âge ait tentées, dans le cercle étroit de la famille, dans une petite ville arriérée, sans émules, sans contact avec le monde extérieur et ses progrès. Je dis : sans émules, car la paresse et l'apathie de Charles le mettaient en opposition complète avec son frère, dont les facultés puissantes étaient l'objet de son admiration, sans lui donner, m'avouait-il, la moindre envie de l'imiter et de le suivre vers ces hauteurs sublimes auxquelles Giacomo voulait monter dans sa curiosité de toutes les connaissances humaines. C'est à cet âge que Giacomo prit place parmi « les esclaves de la lampe » (la *dotta lucerna*, comme disait un savant florentin), travaillant, étudiant sans trêve ni repos, refusant de se livrer au sommeil, tant qu'il n'avait pas confié au papier sa pensée tout entière. Son corps si frêle se déjeta en maniant continuellement d'énormes in-folios, les lourds volumes de la *Poliglotta* et des SS. Pères.

On a parlé de rachitisme, de difformités hideuses, de bosses, et autres aménités. On n'a jamais tant crié en France et en Angleterre sur la plastique de Scarron et de Pope, ou, du moins, on n'a pas mêlé cette discussion à celles que soulevaient leur talent et leurs œuvres. Charles (il n'a jamais transigé avec la vérité, et on peut le croire) ne voulut jamais en convenir. D'un corps chétif, d'une taille petite et déjetée par les efforts dont j'ai parlé plus haut à la difformité, il y a loin.

Le comte Monaldo caressa le plus qu'il put cette tendance de son fils, dans l'espoir que ces fortes études le distrairaient de ces désirs inquiets, de ces sombres et vagues mécontentements qu'il commençait à manifester. Il s'attacha davantage à Giacomo dont il devina le génie. Quant à Charles, il continua d'être le *lazy boy*, ne faisant rien qu'à ses heures et devant tout à sa prodigieuse mémoire et à son *witticism*. Aussi ne se courba-t-il point, et il grandit beaucoup, droit comme un peuplier. Giordani écrivait au comte Monaldo : « Carlino, che fa? Studia? » ; et le comte répondait : « Studia, ma non s'ammazza ; il étudie, mais il ne se tue pas ». Montrant la lettre à Charles pour lui faire honte, celui-ci ripostait alors avec son imperturbable aplomb : « È appunto per non ammazzarmi che non studio ; c'est précisément pour ne pas me tuer que je n'étudie pas ».

Mais l'étude ne pouvait suffire à cette imagination

tourmentée, à cette nature ardente, à cette âme en peine de l'idéal. Le foyer paternel, je l'ai dit déjà, n'eut pas pour lui toutes ses douces influences; il lui manqua la pression caressante de la main de sa mère; un mot d'elle qui eût apaisé ses premières révoltes, prévenu ses désespoirs. Il se jeta éperdument dans la science, mais cette silencieuse consolatrice l'absorba sans le guérir.

Ce que Giacomo a accompli en fait d'études est inouï. L'abbé Sanchini ne lui apprit que le latin et le grec. Charles ne voulut point mordre à cette dernière langue; mais, dans le latin, il égala son frère, qui s'était rendu maître de toutes les autres langues. Charles apprit cependant l'anglais, sans aucun maître, spontanément, et tout à fait à fond. Il m'a laissé quelques bonnes traductions en vers et en prose d'ouvrages de cette langue. Il en est resté dans la bibliothèque paternelle, manuscrites, mais recopiées par lui-même avec sa magnifique et claire écriture. Un de ces manuscrits est même relié (1). Car les jeunes Leopardi avaient un soin particulier pour tout ce qu'ils écrivaient. Il apprit l'anglais d'après un procédé que tous les deux avaient inventé pour leur usage: ils comparaient le texte avec de bonnes traductions. Le marquis

(1) C'est une relation, ou souvenirs, je ne me rappelle pas précisément, par le docteur Warren, sur Napoléon Ier, durant son séjour à Sainte-Hélène.

Filippo Salari de Lorette, qui aimait beaucoup Charles et l'encourageait dans ses études, lui avait fait cadeau des lettres de Lord Chesterfield et des œuvres de Sterne (une belle édition Didot ; mais tout cela est resté pour compléter la bibliothèque paternelle). Il en trouva des traductions françaises dans la bibliothèque, ainsi que Pope en anglais (j'ignore cependant si c'est dans la bibliothèque ou ailleurs). Il ne garda point cette traduction, qu'il acheta depuis d'occasion, et que je possède : elle est sans nom d'auteur ; édition d'Amsterdam, chez Arkstee et Merkus ; Sterne d'après Didimo Chierico (Foscolo), c'est-à-dire son *Sentimental Journey* (1).

(1) Un souvenir précieux pour moi est attaché à cette traduction. Quand l'éditeur Stella, de Milan, vint à Recanati, vers 1816, il avait apporté avec lui, pour dissiper les ennuis du voyage, le *Sentimental Journey* de Sterne, traduit par Didimo Chierico (Ugo Foscolo), de la fameuse édition de Rosini père, avec les caractères Didot. Charles s'en empara pour le lire, et quand il voulut le rendre à Stella, celui-ci le lui replaça dans les mains avec bonté. Mon mari, que cette lecture avait enthousiasmé, voulut consacrer la mémoire de ce cadeau si gracieux. Il écrivit sur le premier feuillet du livre le dialogue qui s'était passé entre eux, en imitant parfaitement, ce me semble, le style de Sterne :

« Siete padrone, disse, ove siavi a grado. — Vi son grato, « risposi, ma qual è il suo prezzo ? e lo porremo in conto. — « Che prezzo, che conto ! non è questo libro ch'io porti per « vendere — per leggere in viaggio. — E voi continuerete a « leggerlo, diss' io ; sarebbe ben rustico il rapirvelo. — E fu « posato da canto, nè se ne discorse più come di cosa ferma « per le ultime mie parole — nè io gliel ricordai — me lo

Par ce système, et une vieille grammaire aidant, il en vint à bout.

Malgré la différence de leurs caractères, Charles n'en fut pas moins le compagnon assidu de son frère, l'*auditoire* préféré et toujours prêt, le critique que Giacomo ambitionnait, et auquel il demandait sérieusement l'examen sévère de tout ce qu'il écrivait, le consultant toujours. Il avait foi (ses lettres l'ont prouvé) en ce jugement si droit, si réfléchi, en la justesse de ces idées lumineuses dont la clarté limpide l'éclairait vivement. Je constate ce fait pour expliquer à mes lecteurs combien le témoignage de Charles est irrécusable et compétent. Quant aux jugements prononcés plus tard sur les œuvres de Giacomo et sur son génie, je crois qu'on peut s'en rapporter également à plusieurs critiques de mérite; mais pour sa vie en famille, ses études, ses premiers essais, je ne conçois pas d'autre autorité que celle de Charles. Celui qui a parlé par sa bouche, sans rien changer de ses expressions, du sens intime de

« presi, e lo serbo per un ricordo di Antonio Fortunato « Stella ».

CARLO LEOPARDI.

J'ai cru devoir copier ces lignes. Charles a dû regretter depuis d'être privé de ce livre dont les exemplaires sont devenus si rares ; mais M. le chevalier Félix Tribolati, une des gloires du barreau de Pise, écrivain élégant et distingué, eut la délicate pensée de lui en offrir un, dont il lui garda une profonde reconnaissance.

sa pensée, c'est M. Viani ; pour moi aussi, je m'en tiens scrupuleusement aux souvenirs que j'ai pieusement recueillis de lui, de sa sœur et d'Hippolyte. J'ai été la seule confidente des deux premiers, de Charles surtout, à qui l'on ne pouvait arracher de confidences intimes que dans les épanchements de l'amitié (1). Les lettres que lui et Pauline m'ont adressées sont là pour le prouver. J'ai été l'héritière de tous les manuscrits de la jeunesse de mon mari, des lettres que Giacomo lui a écrites, les plus intimes que sa plume ait tracées, et dont plusieurs sont inédites, en tout ou en partie. Il me sera donc

(1) Mon mari poussait la défiance, envers ceux qui le questionnaient avec indiscrétion au sujet de son frère, à un point qui frisait l'impolitesse et qui le rendit plus d'une fois dur pour des personnes qui ne l'eussent pas mérité, lors même qu'elles ne se fussent à l'avance recommandées par leur talent, leur compétence en littérature et par une sympathie profonde pour ses sentiments. Sa modestie, que Gussalli appelait « une modestie de cénobite », lui faisait me dire à moi-même : « Je ne demande point aux *Giacomofili* des égards, du respect pour moi : je ne mérite rien, je ne suis rien, je suis un imbécile ; mais je suis le frère de Giacomo, per Bacco ! Je ne leur demanderais que de s'en tenir à ce que je dis et de ne pas mettre leurs *frottole* à la place ». Quand il s'apercevait, et il le devinait au premier coup d'œil, qu'il avait affaire à des gens qui se proposaient plus tard d'utiliser ses souvenirs, tenant registre de ses paroles, les notant, avec l'intention évidente cependant de les dénaturer (et cela arriva plus d'une fois) pour les accommoder à leur goût, alors il soutenait la conversation, comme je disais à Pauline « a mosse di spalle » et c'est le questionneur qui n'était pas content !

permis de parler de Charles, dont la mémoire est si liée à celle de Giacomo, et de faire valoir son autorité.

Giacomo trouvait une grande ressemblance entre son frère et Alfieri : cette opinion est marquée dans l'*Epistolario* Lemonnier de 1848, publié par M. Viani. En effet, tout est dit sur le caractère de Charles par l'opinion de Giacomo sur ce grand et noble esprit que la foule a ignorée. Il fut le seul confident, l'appui, le consolateur de son frère, ce précoce misanthrope, ce pauvre grand fourvoyé.

L'éveil de la passion fut terrible en Giacomo, d'autant plus terrible qu'il ne trouva pas, qu'il ne pouvait trouver dans Recanati, l'idéal qu'il caressait. Ivre de beauté, il aurait voulu trouver près de lui une de ces femmes qui sont le génie de leur sexe. Il comprit trop tôt, et sans rencontrer de diversion à cette pénible découverte, que Recanati ne lui offrait même pas la plus lointaine image de ses radieuses chimères. L'amour matérialiste, la passion grossière et sensuelle n'eurent jamais de prise sur lui : je suis heureuse de pouvoir citer ici, à l'appui de cette affirmation, les termes mêmes dont s'est servi dans sa brillante étude sur *Manzoni et Leopardi*, publiée dans la *Nuova Antologia* (août 1872), un illustre écrivain, cousin de la mère de Leopardi, Terenzio Mamiani : « Ciò che per mio giudicio fa « inarcare la ciglio d'ammirazione circa il Leopardi,

« si è il riflettere che la sua scettica anima, e il suo
« negare pieno, assoluto, inflessibile, mai nol fe-
« cero declinare di un punto, di un attimo dai piu
« severi dogmi morali, mai lo indussero a far sacri-
« fici alla voluttà : e il Manuale d'Epitetto fu pure
« il suo Manuale, conforme lo dichiara egli stesso
« nel tradurre l'*Enchiridion* in si purgata e simplice
« prosa Italiana. »

Et cela est vrai. Aucune souillure n'a profané la jeunesse de ces deux frères, qui ont même ignoré les vices dont on la pervertit d'ordinaire ; et je dirai plus encore, n'en déplaise aux biographes qui les ont inventées et recueillies je ne sais où : Giacomo fut complètement étranger aux amourettes d'écolier, aux idylles de village inventées sur son compte. Elles auraient été incompatibles avec sa nature, ses études absorbantes, ses rêveries sublimes, ses enthousiasmes ardents. Je ne nie ni n'affirme rien de ce qui peut s'être passé loin de Recanati, quoique là, aussi, les preuves manquent ; mais je soutiens qu'il a vécu une jeunesse éloignée des vulgaires distractions dont on a recueilli les détails près de je ne sais qui. M. Viani et M. Aulard (1) ont

(1) P. Viani, *Appendice all'epistolario e agli scritti giovanili di Giacomo Leopardi*, 1 v. in-18, Florence, chez Barbèra, 1878. — F.-A. Aulard, *Etudes nouvelles sur Leopardi : ses*

rétabli une partie de la vérité dans des pages qui resteront. Je tâcherai de continuer.

La première révélation de l'amour le frappa d'un coup de foudre, à la vue de sa cousine, la comtesse Gertrude Lazzari, née Cassi de Pesaro, une beauté accomplie, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse quand elle arriva à Recanati vers 1817, avec sa fille Victorine, âgée de 10 ans environ, qui entra alors comme pensionnaire au couvent des Oblates. Pour prouver une fois de plus la légèreté avec laquelle on écrit l'histoire et les biographies, je cite celle de Napoleone Giotti (M. Jouhaud), où il soutient que l'objet de la passion de Giacomo fut Victorine (1). Charles, écoutant ces choses avec son sourire ironique et triste, appelait ces écrivains-là « *faiseurs de statuettes* ».

La comtesse Lazzari avait une taille magnifique, un port de reine, la démarche d'une déesse, des yeux *sibillini*, disait Charles, la pâleur mate des Pesaraises. Sans être une femme de talent, ni même instruite, sa conversation était des plus agréables, quoique sans solidité. Les jeunes Leopardi furent

poésies inédites et la critique italienne, dans la *Revue politique et littéraire* du 18 septembre 1880.

(1) Mariée depuis au célèbre docteur Regnoli, médecin de la famille Grand-Ducale de Florence et vivante peut-être encore. Nous nous sommes perdues de vue depuis quelques années, Victorine n'ayant jamais été en grandes relations avec nous.

d'autant plus éblouis par la présence de cette femme aux élégantes séductions, qu'elle leur apportait ce parfum d'un grand monde plus brillant et plus animé que celui dans lequel ils vivaient. La comtesse Gertrude ne comprit rien à l'orage qui grondait dans le cœur de cet adolescent rêveur, chétif et silencieux, qui n'essayait même pas de lui faire la cour. La taille de Giacomo qui, me disait Charles, n'arrivait même pas aux épaules de sa cousine, n'en faisait pas un cavalier assorti à cette majestueuse beauté. Il comprenait son *infériorité* auprès d'une femme qui ne se laissait captiver que par les dehors élégants, qui aimait à briller, même par son entourage, et il constatait avec rage que cet esprit futile ne pouvait atteindre aux cimes où planait son propre génie. Mais il continua de brûler ses ailes à cette flamme éblouissante.

Le désespoir de Giacomo fut terrible quand sa cousine quitta Recanati. Ce fut pour lui comme la fin d'un feu d'artifice qui laisse après lui les ténèbres les plus sombres. Charles le veilla toute la nuit suivante. « Ce fut, me disait-il, une nuit épouvantable. Il était en proie à un délire qui éclatait en cris, en rugissements ; vers le matin, il se calma, et c'est aux premières lueurs de l'aube qu'il composa ce chant sublime *del primo amore.* » Quelques jours après, il écrivait sur de petits carrés de papier de même dimension *La storia del mio amore,* en prose, promet-

tant à son frère de la lui montrer un jour : il lui en lut quelques fragments, des pensées pleines de vérité et de grandeur ; son cœur se brisait en relisant ce manuscrit, et Charles n'avait même pas le courage de le faire revenir à ces souvenirs déchirants. Il ne pensa jamais à fouiller dans les papiers de son frère : il attendit, mais en vain. Il savait cependant qu'il n'avait rien détruit. Ce n'était pas dans les habitudes des jeunes Leopardi, et la découverte de la *cantica* l'a prouvé (1). Giacomo avait emporté ce cahier à Naples avec *i Pensieri* qui, d'après ce qu'a toujours dit mon mari, l'écrivant aussi à M. Viani, « formaient un recueil bien plus volumineux que celui publié par Ranieri ». Charles chercha toute sa vie des intermédiaires auprès de Ranieri, le seul qui ait pu recueillir cet héritage que la famille de Giacomo ne lui a point disputé, le seul qui puisse décider du sort des manuscrits que celui-ci avait emportés avec lui ; mais peut-être les instances de Charles ne sont-elles point parvenues jusqu'à Ranieri.

La morne tristesse de Giacomo ne fit que s'accroître depuis cette époque avec ce dégoût fatal de la vie et de toutes choses qui s'exhala dans ses compositions. Je ne puis espérer donner moi-même l'analyse de cette nature qui a échappé à tous les

(1) Cette *cantica* a été retrouvée et publiée par M. Zanino Volta en 1880, à Milan.

examens durant sa courte existence, pendant laquelle son génie fut presque ignoré, ou du moins ne fut pas apprécié à sa juste valeur. Je dois donc me borner à l'expliquer au point de vue de ma faible intelligence et de mon cœur encore sous l'impression des confidences de son frère et de sa sœur bien-aimés. Il me semble que cette nature a été tout exceptionnelle. Ce fut un génie dont la puissance s'exerça aux dépens d'une organisation trop faible pour résister aux fatigues qu'il lui imposait. Le travail surhumain auquel il se livra sans trêve ni repos devait le briser, et il y succomba. Son isolement ne peut être nié: il n'avait que son frère pour le comprendre. Des savants, des hommes d'élite passèrent à Recanati, mais trop rapidement. Giordani, le marquis Benedetto Mosca de Pesaro, son cousin, d'autres parents qui cultivaient avec succès les lettres et les sciences, mais avec toutes les ressources qui manquaient à nos pauvres reclus, Stella, l'éminent éditeur, et bien d'autres avaient laissé de leur passage un affectueux souvenir à Charles et à Pauline, bien que leur apparition eût augmenté leurs regrets en leur donnant l'occasion de constater avec plus d'amertume les obstacles qui les séparaient inexorablement du monde intellectuel et littéraire qu'ils leur auraient fait entrevoir. Si ces mêmes personnes eussent vécu près de Giacomo, le séjour de Reca-

nati n'eût point produit dans son âme ce malaise inquiet qui la rongea comme le vautour de Prométhée. Qu'on n'oublie pas qu'il fut en proie aux plus cruelles tortures physiques, que les plus amères déceptions l'assaillirent à ses débuts dans la vie, et l'on concevra avec une pitié profonde la raison de ces désertions de l'âme qui ont égaré parfois son intelligence tourmentée, sans qu'il ait jamais prêché ou répandu des doctrines immorales. Quelle est après tout la pensée dominante de ces découragements, de ces dégoûts, si ce n'est « l'infinita vanità del tutto » ? Ne retrouve-t-on pas cette même tristesse dans ce gémissement de Salomon qui a traversé les siècles : « Vanitas vanitatum ! » Qu'on étudie attentivement et sans passion ses œuvres, ainsi que le voulait Giordani, ainsi que l'implorait Charles (1), et l'on n'y trouvera d'autres caractères que la douleur, l'ironie également immenses : la douleur qui fut son partage, l'ironie qui lui fut ins-

(1) Je cite ici une lettre que m'écrivait, il y a longtemps, M. Gussalli, dont l'autorité en littérature et surtout en ce qui regarde Giacomo est irrécusable. Charles disait toujours : « Io m'inchino a Gussalli. » Voici la lettre : « Per me il « solo finora che abbia scritto di Giacomo con savio proposito « è Giordani il quale ne propone le opere e ne addita l'eccel- « lenza inarrivabile, niente di più.......... L'essenza di Gia- « como è piuttosto di un genio che di un nomo : tutto egli « consiste nelle idee, niente negli atti, però chi vuol farsi « giusto concetto di lui, dice bene il Cte Carlo, cerchi gli « scritti e non la vita ».

pirée par les folies et les sottises humaines qu'il ne fut que trop habile à découvrir, trop intolérant à supporter. Il a souffert au delà de toute expression, en partie par sa faute, incapable d'accepter le martyre avec la résignation des âmes chrétiennes, oubliant les théories consolantes qui auraient calmé ses sombres désespoirs.

De cette époque jusqu'à la fin de 1822, ce ne furent que luttes sourdes et opiniâtres entre l'inflexibilité, hélas ! si justifiée du père et les fureurs concentrées du fils. Le départ de presque tous les Antici ainsi que de la famille Mazzagalli pour Rome, la mort de leurs grand'mères (l'une, la marquise Antici, mourut en 1818, l'autre, la comtesse Virginia, en 1820), celle du P. Torres, en 1821 (1), rendirent plus amères pour les jeunes Leopardi les tristesses de la solitude. J'ai déjà dit plus haut, et j'y reviens avec peine, que la vie dans leur famille, dans Recanati, ne leur offrait pas d'heureuses distractions : « la sombre uniformité des jours, les restrictions parcimonieuses exercées sur toutes les habitudes de la vie, le mur de glace » que l'austérité de leur mère élevait entre elle et ses enfants, tout conspira à les rendre constamment mécontents et irrités, surtout Giacomo, à qui manquaient la santé, la vigueur, la belle prestance de ses frères. Charles,

(1) L'abbé Sanchini avait quitté la maison Leopardi à la fin de sa mission de précepteur.

du moins, avait une diversion. Il était alors épris de sa charmante cousine Marie, fille du marquis Carlo Antici, un ange de beauté et de candeur, et cet amour resta dans son cœur et pour toute sa vie un souvenir pur et radieux. Cette union qui aurait pu être heureuse trouva l'éternel obstacle: Charles, cadet, sans fortune, dut renoncer à ses espérances, sa cousine étant destinée à une union plus convenable sous le rapport matériel. Il m'est doux, cependant, de pouvoir dire, en l'honneur de la mémoire de mon mari, que sa cousine le payait de retour dans la mesure d'une affection toute fraternelle, que ses parents l'aimaient beaucoup, surtout Donna Marianna ; et quand la sagesse des décisions paternelles brisa cet innocent amour, celle-ci le consola dans des lettres admirables, pleines de bonté et de raison alliées à la tendresse, de sainte compassion pour cet enfant qui avait grandi sous ses yeux, à côté des siens.

Ainsi tout s'écroulait autour des jeunes Leopardi; la mort, l'absence leur enlevaient tous ceux qui avaient embelli de quelques jours de fête leur vie décolorée. L'apathie de Charles le sauvait des velléités de révolte qui avaient un cours violent dans le cœur de Giacomo, celui-ci pensa alors à une fuite qui ne réussit point. Le comte Monaldo finit enfin par céder aux désirs de son fils, sans espérer de bons résultats de cette concession. En effet, Giacomo

ne devait trouver la paix ni le bonheur nulle part.

J'ai souvent l'occasion de m'étonner de l'obstination qu'on met à soutenir qu'on l'a laissé manquer de tout, au point qu'il a dû recourir à la bourse de ses amis. Du vivant de Charles, ces bruits injurieux ne furent jamais répandus avec l'hostilité qu'on y met aujourd'hui, ou du moins il lui a été donné de ne les entendre que bien plus vaguement, grâce à l'éloignement du monde dans lequel il vécut. Mais Pauline, plus sociable et qui lisait beaucoup, en avait appris quelque chose et me le disait avec chagrin. Je la priais d'élever sa voix contre de telles injures, puisqu'il lui était si facile de justifier son père et sa mère. Elle ne le voulut point. Il lui répugnait d'entrer dans de pareils détails, de s'attaquer à tous ces « on dit ». Elle doutait fort du reste de triompher de calomnies compromettantes pour sa dignité et lancées avec le désir évident de rabaisser le prestige de sa famille. Quant à recourir à ses amis, si Giacomo l'avait fait, cela aurait pu être sans qu'il y eût été poussé par la faute de ses parents. Pour s'être adressé à ses amis, à la multitude de ses admirateurs, afin d'arranger ses affaires, Lamartine n'en est pas moins resté une des gloires de la France. Ne semble-t-il pas d'ailleurs que ce serait vouloir enlever à l'amitié un de ses plus nobles privilèges que de faire tourner à la honte de celui qui a compté sur le cœur d'un ami la connais-

sance d'un service rendu et accepté? Quoi qu'il en soit, où sont les preuves qu'aucun de ceux qui ont mérité le nom d'amis de Giacomo ait divulgué cette nécessité humiliante et affirmé son insolvabilité? Seul, Ranieri l'a fait, emporté par la colère (que Dieu le lui pardonne!) ; mais ce qui me laisse la conviction que Giacomo ne se trouva jamais réduit à cette extrémité, c'est qu'il a refusé les généreuses et délicates libéralités de Bunsen, qu'il aurait pu accepter sans dommage pour sa dignité ni pour celle de ses parents.

Giacomo partit pour Rome en novembre 1822, et je renvoie mes lecteurs aux lettres publiées par M. Viani, en 1848, pour le juger à cette époque d'après lui-même.

CHAPITRE IV

VOYAGES DE GIACOMO ET SA MORT.

Je touche aux époques voilées de sa vie, à ces jours pleins de mystère pour ceux qui s'obstinent à vouloir découvrir dans cette existence, toute de labeurs intellectuels et de tortures physiques, des sujets de romans à l'usage des imaginations qui ont besoin d'allier un agréable amusement aux études sérieuses que demande l'analyse d'un grand talent. J'ose d'autant plus signaler cette tendance de l'esprit actuel que je me trouve d'accord avec des penseurs éminents : ne sachant parler leur langage, je suppléerai, dans la confiance qu'on m'en saura gré, à ma prose timide et décolorée par les lignes magistrales qui ouvrent l'étude de M. Blaze de Bury sur Byron et le Byronisme (*Revue des Deux-Mondes,* octobre 1872) :

« C'est un des travers de notre époque, de rechercher partout l'accessoire, de s'y plonger, de s'y noyer. Notre curiosité a tué notre enthousiasme : qu'il s'agisse d'un grand poète ou d'un grand homme, nous perdons de vue son œuvre ou ses actes pour ne plus nous occuper que de sa vie privée. A force de

scruter les secrets recoins, de nous laisser distraire aux détails, aux anecdotes, nous nous éloignons de ce qui devrait être le principal objectif de notre étude, et lorsque, grâce à tant de volumineux documents, à tant d'informations vraies ou fausses, nous croyons être mieux rapprochés de ces hommes qui, de loin et vus par le côté de leurs ouvrages, nous apparaissent comme des demi-dieux et des héros, nous arrivons à les traiter sur un pied d'égalité et à ne plus les juger que d'après nous-mêmes....... »

Après ce jugement plein d'autorité, ajouté à ceux que j'ai cités plus haut (page 44), je pourrais garder le silence ; mais comme je ne veux pas laisser peser sur la mémoire de Giacomo le soupçon que pourraient concevoir des lecteurs peu bienveillants, à savoir que je cherche à cacher quelque épisode de nature à rabaisser son caractère et son prestige, je tâcherai de recueillir mes souvenirs les plus précis.

Il se peut qu'un amour malheureux ait encore une fois brisé ce cœur aux passions exaltées, mais il emporta ce secret dans la tombe. En mai 1822 (lettre 278 de l'*Epistolario* Lemonnier), Giacomo informait Charles de ses relations avec une noble dame bolonaise, d'un certain âge, d'une haute intelligence, et près de laquelle il passait des heures agréables. Sa lettre semble prouver l'élévation de leurs sentiments, à l'abri du trouble, des sensations dangereuses et des passions enivrantes. Pourquoi

n'ai-je plus retrouvé la trace de la savante et gracieuse patricienne de Bologne, ni dans ses papiers que Charles m'a laissés, ni dans ses souvenirs? Je ne saurais le dire. Si cette femme a compris le poète, si elle a adouci ses souffrances, je ne puis que remercier sa mémoire et regretter que de plus nobles amours n'aient jeté sur la vie de Giacomo leur puissante influence, consolant cette âme à laquelle manquait déjà, pour la régler et la soutenir, la foi catholique.

En octobre 1831, Giacomo écrivait à son frère une lettre empreinte d'un morne désespoir (édition Lemonnier, lettre 483, Rome). Ce mystère ne fut jamais éclairci, car ils ne devaient plus se revoir sur la terre. Voilà tout ce qui existe. au moins à ma connaissance, au sujet des amours du poète. Mais si je puis satisfaire le public, s'il faut absolument dire quelque chose pour sa justification, je le ferai pour détruire tous les bruits que Charles n'aurait jamais sanctionnés.

Giacomo ne cachait rien à son frère, dont la tendresse discrète encourageait et rassurait sa confiance. Il lui fit les plus délicates confidences : quelques-unes sont dans ses lettres inédites ou omises dans l'*Epistolario* Lemonnier (je tiens à déclarer que je ne les livrerai jamais à la publicité, puisque mon mari s'en est défendu lui-même (1). Mais le fait est que

(1) Voici ce que Charles écrivait, le 24 novembre 1849, à

dans ces lettres, comme dans les souvenirs oraux que je tiens de Charles, il ne se trouve rien qui éclaircisse ce mystère. Il m'est impossible de croire que Giacomo ait révélé à d'autre ce qu'il aurait caché à son frère bien-aimé. Le champ des conjectures est vaste, et un peu d'imagination aidant, on a pu bâtir là-dessus des romans à plaisir ; tout le monde sait comment on écrit l'histoire.

Je dois confesser toutefois, et j'accepte tous les reproches que m'attirera cet aveu, que je suis à peine au courant, et d'une manière très vague même, de tout ce qu'on a écrit sur Giacomo dans ces dernières années : la patience, le courage, peut-être aussi le sang-froid m'ont manqué pour lire ce qui n'était pas l'œuvre d'écrivains en renom et possédant cette dignité des lettres que Tacite appelle si bien « *la conscience du genre humain* ». Si donc, dans des publications que j'ignore, il se trouve des révélations appuyées de preuves incontestables, je m'inclinerai devant tout ce que l'on y aura affirmé ; mais je doute fort que ces récits ne soient controuvés. Pourquoi aurait-on attendu la mort de Charles pour les publier ? S'est-il trouvé en Italie (mais j'espère

M. Viani : « 24 novembre 1849. L'evitare il dispiacere altrui « che ho sempre avuto in mira, oggi non ha più luogo. Se « l'istesso potesse dirsi riguardo ad altri, non avrei soppresso « tanti passi che mi sembravano interessanti nelle lettere che « le ho date ». — 2. « Luglio 1870. Se gl'individui muojono, « vivono le famiglie e le istituzioni ».

que non) des femmes qui, pour se vanter de leurs conquêtes du temps « *qu'elles étaient femmes* », aient mêlé la mémoire de Giacomo à leurs séniles bavardages ? Cela s'est vu ailleurs, mais ici elles s'y seraient prises bien tard, les bonnes douairières !

Quant à des imprudences épistolaires, elles ne sont pas à redouter avec Giacomo, qui ne s'est jamais compromis avec les femmes. C'est une théorie qu'il prêcha toujours à son frère, lui disant : « Ne leur écris pas même des marivaudages ; Dieu sait ce qu'elles en feraient ! » Ce n'est pas moi qui tiens ce langage. Je puis donner une preuve de cette réserve défiante. Sa tante, la comtesse Ferdinanda Melchiorri, dont on a publié les lettres avec celles de la famille, dans le recueil édité par Lemonnier en 1878, était une femme d'un excellent cœur et d'une grande simplicité. Sa tendresse pour Giacomo lui fit peut-être excéder les bornes d'une prudente intervention entre lui et ses parents. J'en sais long sur ces escarmouches intimes, très peu intéressantes du reste, du temps où la bonne comtesse était « partie en guerre » pour le faire envoyer à Rome où elle habitait. Pourtant il paraît qu'il n'existe nulle trace des lettres de Giacomo à cette cordiale et respectable parente, quoique ses héritiers aient livré avec un empressement que je crois louable (à part quelques opinions qu'il eût été plus délicat de retrancher) celles assez intéressantes qu'il écrivait au fils

de la comtesse Ferdinanda. Il redoutait toute correspondance avec des femmes (cela même l'ennuyait fort), si ce n'était avec celles d'un ordre très élevé, comme Mme Tomassini et sa fille, auxquelles il écrivit des lettres très remarquables. Enfin, lui et Charles n'ont jamais dit que ce qu'ils voulaient bien dire. Ils ont agi ainsi pour tout le monde, ils n'ont jamais tremblé pour leurs effusions.

A ce propos, je citerai encore un souvenir. Quand Charles entendait dire que Giacomo était *settario* (franc-maçon), il s'écriait : « Giacomo settario ! pas plus que je ne l'ai été moi-même.... des gens qui se cachent, qui parlent et agissent dans l'ombre, jamais ! » Il était de même pour les conspirateurs : il les abhorrait (1). Que ceux qui aiment à remuer les cendres des morts le fassent, que ceux qui en savent plus que moi le disent. Quant à moi, Charles m'a dicté ma conduite envers tous ceux qui ont été mêlés à la vie de Giacomo : je lui obéirai.

Après son dernier départ de Recanati en 1831, la correspondance de Giacomo avec les siens se ralentit beaucoup. La mort de Luigi, le mariage et la séparation de Charles d'avec sa famille, plongèrent tous ces cœurs aimants dans une stupeur douloureuse

(1) Il disait à ce propos à M. Viani : « Giacomo non servì « mai nessuna fazione, non gli passarono mai per la mente « le sette. Avea troppo ingegno e giudizio da non curarle e « fuggirle ».

qui amena le silence entre eux sans les désunir. Tout en rendant justice à la vertu, au talent de sa belle-sœur, Giacomo sentait pour elle cette défiance que lui inspiraient toutes les femmes, et d'un commun accord, la correspondance entre les deux frères se ralentit jusqu'au silence. D'ailleurs, il sera permis de supposer, surtout depuis la triste philippique échappée à la plume irritée de Ranieri (1), que Giacomo avait perdu quelque chose de son indépendance en acceptant l'hospitalité de son ombrageux ami. Charles n'eut jamais, et il en fut de même pour tous les siens, que des paroles de respect et d'admiration pour les hôtes de son frère, et ce fut toujours pour lui une pensée amère, un chagrin qu'ils n'aient jamais eu l'idée d'aller visiter la maison de Giacomo (2).

(1) Ranieri, *Sette anni di sodalizio con Giacomo Leopardi*, Naples, 1880, in-8.

(2) Charles écrivait à M. Viani, le 18 juillet 1870 : « Il « signor Ranieri è stato a Loreto, luogo vicinissimo a Reca- « nati, e non ha creduto di visitare la casa di Giacomo : mis- « teri che io rispetto senza comprendere ».

Charles faisait allusion à un voyage fait par M. Ranieri, et qu'il n'apprit que d'une manière bien vague et bien tardive, ainsi que Pauline et leurs parents aussi, ce me semble : pour Charles, j'en réponds. Je m'étonnai fort en lisant dans le *Sodalizio* qu'il avait été à Recanati. Mais ce qui me fait croire que M. Ranieri a fait quelque confusion, c'est qu'il dit qu'il a rencontré le comte Monaldo allant à l'église de Saint-Augustin, où il n'allait pas habituellement, cette église étant très éloignée de sa demeure et située au centre de la ville. Tout au contraire, le comte Monaldo se rendait chaque

Je me suis demandé souvent, dans mon douloureux étonnement pour cette étrange conduite, à quelle maligne influence a dû céder la nature généreuse de Ranieri pour agir ainsi. Ranieri avait une sœur, dont le nom (c'est lui qui l'a dit) était doux et cher à Giacomo, car elle s'appelait Pauline. Cette sœur, que Ranieri a montrée comme un ange consolateur survenant à l'heure de l'affliction, n'a jamais tendu sa main compatissante à sa douce homonyme, à cette pauvre recluse dont les larmes coulaient dans la solitude et l'abandon, qui l'admirait, la bénissait pour tout ce qu'elle avait fait pour Giacomo, et qui serait tombée à ses genoux pour le lui dire. Je l'affirme sur ma conscience et mon honneur, les procédés, les sentiments, les paroles des parents, des frères

matin de très bonne heure à l'église des Capucins ou à la paroisse de M. Moretto, tout près du palais Leopardi. Charles écrivait encore à M. Viani, le 13 août de la même année : « Della canzone ritrovata il Zanella mi chiese permesso che « fosse pubblicata, che gli concedei come un favore da lui « conceduto a me, per quanto mi apparteneva, e non so se « altri, fuorchè un califo, potrebbe negargli. *Absit* dall' ap- « plicare tal qualifica al buon Ranieri, a cui solo mi « permetterei di ricordare che i giudizi degli autori sopra « i loro parti non sono sempre i più sicuri ».

Il disait cela à propos du refus de Ranieri de publier les ouvrages de son frère, refus motivé, selon Ranieri, par la volonté de Giacomo. On a dit la même chose de Pétrarque, et qui n'aurait déploré qu'on lui eût obéi ? — Quant aux sentiments respectueux et reconnaissants des Leopardi pour Ranieri, la courtoisie de ces lettres en est la meilleure preuve.

et de la sœur de Giacomo envers les Ranieri furent non seulement courtois et dignes, mais frappés au coin d'une sincère reconnaissance, malgré la différence de leurs opinions qu'ils ne mêlèrent jamais en aucun moment de leur vie à leurs sentiments.

Ils souffrirent en silence, sans daigner répondre aux faussetés propagées par esprit de parti ; ils immolèrent leurs justes ressentiments à leur gratitude, acceptant avec une noble résignation la position que l'agitation maladive, les mécontentements incurables de Giacomo leur avaient faite. Mais que Ranieri se console ! le frère et la sœur de Giacomo sont morts dans la conviction qu'il n'avait pris aucune part aux filandreuses critiques, au blâme déversé sur la famille de son ami, et dont le bruit, heureusement assez atténué alors, était arrivé jusqu'à Recanati. Mais pourquoi Ranieri ne s'est-il pas arrêté là, sur le seuil du temple élevé à cette amitié qui l'immortalisait, au lieu de descendre dans la lice où la mémoire du poète était si étrangement discutée et ses parents injuriés, quand son frère, le dernier de cette génération, n'était plus là pour les défendre? Je ne puis croire, moi non plus, Ranieri solidaire des affronts qu'on a fait subir à la mémoire de ceux que Giacomo a tant aimés : mais alors, pourquoi cette amère catilinaire prononcée sur la tombe de son ami, après un demi-siècle de silence? Qu'il consulte sa conscience et qu'il réponde ! Si

d'artificieuses et malignes insinuations ont pu former un ensemble d'apparences et de faits capables de l'irriter, de l'égarer, de lui faire jeter aux gémonies les souvenirs de cette fraternelle hospitalité, moi je demande à savoir quelles ont été ces incandescentes insinuations, de quels tisons on s'est servi pour allumer sa colère; alors je saurai peut-être le ramener à la sympathie pour cette famille qu'il a méconnue (1). En attendant, il n'en a pas moins flétri une mémoire qui devait lui être sacrée, et cela sans profit pour sa gloire et pour sa dignité. Giacomo n'a manqué en rien à ses devoirs envers ses hôtes et à la reconnaissance qu'il leur devait. Il n'a pas été un vulgaire parasite; mais Ranieri a été la dupe, semble-t-il, de ceux qui l'ont froissé pour provoquer des scandales littéraires. Qui a profité de ces révélations? la tourbe des critiques sans talent, sans scrupule, reporters habiles de rumeurs injurieuses. Il avait mieux à faire; mais, pour cela, il fallait cultiver de bonne heure, au lieu de la mépriser, l'amitié du frère de son ami; il aurait peut-être alors été subjugué par ce respect que Charles imposait à tous ceux qui l'ont approché, même à ceux qui ne savaient le comprendre, ni sympathiser avec lui.

La mort de Giacomo resta entourée d'un voile épais

(1) M. Ranieri vit encore.

pour sa famille qui l'a tant aimé ; mais tous les Leopardi ont conservé l'espoir que sa grande âme a dû faire plus d'une fois retour aux croyances de sa jeunesse, et que son paganisme n'existait que dans les rêves de son imagination. Peut-il avoir renié les doctrines dans lesquelles il a été élevé, et auxquelles il est resté fidèle par la pureté de ses mœurs! Le secret de ses heures suprêmes n'existe que pour nous, mais nous espérons que « celui qui sonde les cœurs et les reins » aura plongé son regard dans cette âme agitée, et la dégageant de toutes les influences qui l'avaient asservie, il aura sans doute pardonné et compté son long martyre à ce grand infortuné qui n'a ni abjuré ni offensé les croyances de ses pères, bien qu'il n'ait pas subi les sincères pratiques que les siens ont associées à leur foi, et ces principes qui furent de tout temps en honneur dans sa famille.

CHAPITRE V

I SUPERSTITI

Le sort de Charles fut décidé par la mort de son frère Louis, en mai 1828. Il perdait en lui celui qui avait été le compagnon de toute sa vie. Louis était d'une bonne nature, d'un caractère doux et tranquille, mais d'un esprit indolent et très peu apte à l'étude. Le comte Monaldo le laissa vivre selon ses goûts : il n'eut d'autre passion que la musique, la mécanique et le tour. Il fit de gracieux bibelots : j'en possède deux très jolis. La flûte dont il jouait, il se l'était faite lui-même. Mais en disant qu'il n'eut que cette passion, je me trompe : il en eut une autre, et celle-ci le tua. Le jeu de paume, où excellent les habitants des Marches (1). Il y prit un refroidissement dont il mourut en peu de jours. Charles fit

(1) Le jeu de paume était en grand renom en Romagne, en Toscane et dans les Marches. Les vaillants champions de Recanati dont j'ai entendu rappeler les noms sont les sieurs Bonifazi et Ghezzi, M. Jean Carancini et Louis Campagnoli, mort récemment, qui forma des élèves très distingués, entre autres Dominique Braconi. Ce dernier vit encore ici. Il a fait partie d'une société d'Italiens qui donna des représentations à Paris, dans l'été de 1854. J'ai vu une des affiches qu'il

alors un coup de tête. Il quitta la maison paternelle au moment où il épousa en mars 1829, contre la volonté de son père, sa cousine Pauline Mazzagalli, née en 1803, fille cadette de la comtesse Isabelle. Les motifs de ce refus de consentement étaient raisonnables, mais je crois que Charles et Pauline n'en méritent pas moins toutes les sympathies. Charles aurait attendu encore : l'affection qu'il avait pour cette femme supérieurement douée, si distinguée par ses vertus et ses talents, et joignant à cela une remarquable beauté, était toute sérieuse et dégagée des exaltations de la jeunesse. Il coulait des jours très agréables dans l'intimité de ses trois cousines qui l'aimaient toutes également, et dont l'affection dura jusqu'à leurs derniers jours. Il se sentit trop seul chez lui après la mort de Louis, attristé encore par le pressentiment que Giacomo ne se déciderait jamais à se fixer à Recanati. La comtesse Isabelle avait su apprécier son caractère et elle avait deviné de quel dévouement il eût été capable en prenant chez elle la place d'un fils : les siens s'étaient mariés en quittant la maison de leur mère. Elle favorisa donc cette union qui réalisait ses plus chères espérances. Le comte Monaldo s'y opposa, parce que les mariages entre cousins germains (ils s'ap-

conserve comme un glorieux trophée : elle portait la date du 24 juillet 1854, avec cette désignation : *Arène italienne des Champs-Elysées.*

pellent ici *frères-cousins*) lui inspiraient des scrupules insurmontables, et qu'il comptait sur Charles pour relever la famille par un mariage avantageux, ce qu'il ne pouvait attendre de son fils aîné. Le cadet devait donc prendre sa place. Louis, en effet, n'était plus ; Pierfrancesco (dont je parlerai plus tard) sortait à peine de l'adolescence. La résolution inopinée de Charles détruisait donc tous ses plans. Comme on le voit, ces motifs n'avaient rien de blessant pour l'épouse que Charles s'était choisie, et aucun blâme ne doit peser sur la mémoire de cette femme admirable. Les parents de son mari lui rendirent justice dès que leur ressentiment fut apaisé. Le comte Monaldo avait lutté toute sa vie avec les difficultés d'une position embarrassée, et les affaires de la famille Mazzagalli n'étaient pas dans un meilleur état. Cependant Charles, à l'exemple de sa mère, releva cette maison, et ses parentes lui durent l'aisance et la tranquillité dont elles jouirent jusqu'à leur mort.

J'ai tenu à placer ici ces détails si intimes, quoique dépourvus d'intérêt pour le lecteur, afin de justifier la mémoire de mon mari qui a eu à souffrir de la publication des lettres où son père se plaignait de lui à l'occasion de ce mariage. Il n'eut de cette union que deux filles, l'une, morte au berceau en 1830, l'autre en 1842, à l'âge de onze ans. Cette dernière perte fut pour Charles une autre source de

désespoir rendu plus terrible par la désolation qui régna depuis chez les Mazzagalli : sa femme refusa toute consolation et pleura jusqu'à sa mort, arrivée en septembre 1850, cette enfant adorée. Renfermée dans son appartement, elle ne voulut voir d'autres personnes que celles de sa famille, sa mère, ses sœurs et son mari : tous ses autres parents même furent écartés. Sa sœur Hippolyte se renferma avec elle dans la même solitude, et toutes deux n'en sortirent qu'une fois (sa femme dans le printemps de 1850), pour se rendre à Ancône, auprès de Charles. Il était alors, comme je l'ai déjà dit, dans cette ville, en qualité de directeur des Postes, ses ressources étant trop faibles (il ne recevait de sa famille que 12 écus romains par mois) pour vivre en gentilhomme oisif, et sa fierté trop grande pour vivre aux dépens de sa femme. Il s'était vaillamment résolu à accepter cette triste nécessité (1).

(1) C'est en sa qualité de directeur des postes qu'il eut souvent maille à partir avec M. Charles Thiers, le frère, je crois, de l'illustre homme d'Etat, et qui était alors consul de France à Ancône (j'ai conservé de lui quelques cartes de visite). Mon mari me disait qu'il ressemblait beaucoup au célèbre orateur, étant comme lui très petit. Il était très minutieux et aussi un peu fatigant. Il allait lui-même de temps en temps à la poste chercher son courrier, et il relançait mon mari jusque dans son cabinet pour lui faire les plus sévères recommandations. Quand il le voyait à travers le guichet, il lui criait : « Monsieur le Comte, n'oubliez pas la poste !... » C'est la sienne qu'il voulait dire, et Charles lui répondait avec

Un frère était resté à Charles, Pierfrancesco (Pietruccio, comme on l'appelait en famille), le dernier-né, venu au monde en 1813, quatorze années après mon mari, si délicat, si frêle, si gentil aussi, qu'il était l'idole de toute la famille. Il ne marcha seul que très tard, et Charles ne cédait à personne l'enfant maladif et faible, qui était toujours dans ses bras, ou perché sur ses épaules. Il me disait, ému par ce souvenir : « Pietruccio a grandi, marchant avec mes jambes ». Le petit Pierfrancesco lui rendait bien cette tendresse. C'était un charmant esprit, un *wit* plein d'*humour* et de causticité. Sans être aussi érudit que ses frères, n'ayant point fait d'études si sérieuses, il avait des connaissances variées et un goût parfait dans les lettres et les beaux-arts. Ses lettres à mon mari sont d'un style tout à fait différent de celui de ses frères aînés, mais pleines d'originalité et de verve. Il avait pour Charles un respect touchant. Quoiqu'il fût devenu l'héritier choisi par son père à la place de Charles déshérité parce qu'il n'avait point de postérité, tandis que lui-même avait deux fils, jamais aucun vent de discorde ne souffla entre eux. Pierfrancesco sem-

son sang-froid habituel : « M. le consul, je suis payé pour cela ». — Quand mon mari voulait donner plus d'importance aux recommandations qu'il me faisait, il ne manquait jamais d'ajouter en plaisantant : « Surtout, ne va pas oublier la poste ! »

blait toujours s'excuser auprès de son frère d'avoir pris sa place, et leur correspondance est des plus affectueuses. C'est avec lui seul que Charles retrouvait des éclairs de gaieté : son jeune frère le consultait pour toutes ses affaires, pour les arrangements de la bibliothèque, se recommandant à la mémoire merveilleuse de Charles et à la connaissance qu'il avait de cette vaste collection (1). Il agissait de

(1) La mémoire de Charles était étonnante, et il la conserva jusqu'à sa mort. Quand, en 1867, il fit publier, dans la *Gazette Piémontaise*, son article sur la statue de son frère, que M. Viani a reproduit dans son appendice, il citait quelques lignes de Foscolo. Ne voulant jamais dire ni écrire un mot dont il ne fût parfaitement sûr, il voulut relire dans le périodique où cet article avait été publié (je crois être sûre que c'est le journal *lo Spettatore* qui s'imprimait à Milan) la citation qu'il lui empruntait. Ce journal était conservé en feuilletons, avec une infinité d'autres en français et en italien (beaucoup dataient du siècle dernier) dans la bibliothèque. Ceux en petit format, comme le *Spettatore*, étaient rangés derrière les livres plus importants qui occupaient le bord des rayons. Charles n'était jamais en peine d'y retrouver ce qu'il voulait. Nous allâmes aussitôt chez Pauline, et il s'adressa à l'abbé Don Giovanni dalla Vecchia, chapelain et bibliothécaire de Pauline ; il lui dit avec son ton affable et parfaitement sûr : « Veuillez, je vous prie, Monsieur l'abbé, avoir l'obligeance de descendre à la bibliothèque, et dans telle chambre, tel panneau, tel rayon, vous déplacerez tel et tel livre, et vous y trouverez derrière les feuilletons de janvier 1821 du *Spettatore ;* vous voudrez bien m'apporter celui de telle date. » M. l'abbé dalla Vecchia est encore là pour dire que tout était comme Charles l'avait indiqué, bien que ces feuilletons reposassent là depuis un demi-siècle.

même dans toutes les circonstances où il eut à traiter avec des littérateurs ou des personnes qui professaient le culte de la mémoire de Giacomo. Il n'exprimait pas une opinion, ne prenait aucun engagement, ne satisfaisait aucune curiosité sans consulter son frère. La meilleure preuve que je puisse en fournir est l'admirable concorde qui a existé dans leurs rapports avec M. Viani : de là est sortie la publication si consciencieuse que cet éminent et infatigable écrivain a faite des lettres de Giacomo en 1848.

Mais la mort brisa cette tendre amitié quand elle aurait été le plus nécessaire à Charles. Ce frère bien-aimé lui fut enlevé juste une année après la mort de sa femme, en septembre 1851. Sa maladie fut très courte. Il dictait à Pauline, pour Charles, une lettre pleine de détails intimes et de témoignages d'affection : quelques heures après, il n'était plus !

Le comte Monaldo était mort en mars 1847, après une longue maladie, dans l'appartement de la bibliothèque que sa femme et ses enfants avaient conservé dans son intégrité. La pièce qui précédait la chambre à coucher (1) était le cabinet où il se tenait habi-

(1) Une fort belle pièce avec alcôve : c'est là qu'il est mort. Sur deux commodes; dans cette même chambre, il avait placé deux étagères avec toutes ses œuvres. Tout fut laissé comme il l'avait mis.

tuellement devant un bureau monumental. Pauline conservait sur ce meuble les curieux souvenirs qu'il y avait laissés, entre autres des presse-papiers qui méritent une mention particulière : c'étaient des briques ! Polies, de différentes dimensions, elles étaient très proprement recouvertes de gros papiers. Sur ces enveloppes, il avait écrit de sa belle écriture antique et claire des sentences en rapport avec l'usage auquel ces briques étaient destinées : malheureusement, je les ai oubliées ; mais j'ai conservé un autre spécimen de ce genre, une grosse sébile pour l'argent, qu'il avait donnée à Charles avec ces mots écrits sur le bord : *nunc vacua, nunc plena.* Sur les murs de ce cabinet, il avait placé les belles faïences, les œuvres d'art qui lui étaient le plus précieuses, et parmi ces objets, ses plus chers souvenirs : le crucifix que son fils chéri Louis tenait dans ses mains en expirant, et la prière que lui-même avait composée en cette triste occasion. Le portrait de son beau-frère, le marquis Charles-Théodore Antici, qu'il avait tant aimé, était là aussi. Pauline ajouta depuis aux deux côtés de ce portrait vénéré deux petits tableaux : le tombeau de Giacomo et le facsimile que Ranieri a placé en tête des œuvres de son ami.

C'est là au milieu de ses livres, les discrets consolateurs de ses longs et amers soucis, qu'il termina sa noble existence. C'est Charles qui lui ferma les yeux,

Sa femme et ses autres enfants, épuisés de fatigue, étaient allés chercher quelques moments de repos, ne croyant pas à un dénoûment si prochain. Charles m'écrivait à Pise, le 12 mars 1869, quand j'étais au chevet de Pauline mourante : « Ho veduto altre volte lo spasimo che recano tali malattie nei congiunti assistenti — non reggono fino alla fine. Io fui il solo che mi trovai all'ultimo sospiro del mio povero padre; la moglie e gli altri due figli erano in letto sfiniti. È un ospitale attorno un letto di morte ».

Le comte Monaldo expira entre les bras de son fils, le bénissant avec amour. Charles avait été pour lui, dans son âge mûr, aussi soumis et dévoué qu'il s'était montré indocile dans sa jeunesse.

Charles avait tout le caractère de son père, le même tour d'esprit, les mêmes convictions, la même fermeté dans ses opinions, la même fidélité à ses principes ; il avait la taille et les traits de sa mère.

La comtesse Adélaïde, qui depuis longtemps vivait en recluse, s'isola encore davantage de la société et se voua tout entière à ses pratiques de piété et aux soins de sa famille. Elle avait accompli son œuvre, et la prospérité régnait dans sa maison.

Elle mourut en août 1857, âgée de 79 ans, après de longues souffrances, sans que sa résignation, sa patience, se soient démenties un instant. De toutes les choses terrestres, elle n'aima que les fleurs les plus délicates et les plus parfumées, le muguet, les

violettes, le réséda, les *gaggiè*. Pauline et Charles cueillaient ces fleurs avec émotion, en souvenir de leur mère. Elle fit le bien en silence, et le secret accompagna tous ses bienfaits. Je ne l'ai point connue, n'étant arrivée à Recanati que trois mois après sa mort.

Pauline, comme l'Eugénie Grandet de Balzac, ne connut qu'à la mort de sa mère l'opulence de sa famille. Elle ne recevait que six écus romains par mois (31 fr. 92), rien de plus, et cela devait défrayer toutes ses dépenses Ses aumônes (elle était si charitable!) en prenaient la plus grande part. Elle continua la mission de sa mère, et, sous son doux régime, l'ordre et la régularité qui avaient tant contribué à relever ce patrimoine, furent maintenus avec une admirable entente des affaires. Non seulement elle conserva cette fortune si péniblement reconquise, mais elle l'employa noblement à redonner à sa maison la splendeur qui y manquait depuis si longtemps, complétant ainsi la restauration de sa famille. Elle augmenta considérablement la bibliothèque d'ouvrages remarquables de la littérature moderne, tant français qu'italiens. Pour choisir les publications françaises, elle s'aidait de l'*Année littéraire* de Vapereau qu'elle consultait toujours.

La vie de Pauline s'écoula tout entière dans l'accomplissement de ses devoirs de fille et de sœur

tendrement aimante. D'une modestie et d'une candeur qui la rendaient charmante, ce qui frappait surtout en elles c'était une indulgence, une bonté touchantes. Son esprit était orné et gracieux ; mais elle ne le montra que dans ses lettres, et les plus intimes encore. Sa timidité était telle qu'elle était presque de la peur. Aussi parlait-elle très peu, et ceux qui l'ont peu ou mal connue attribuaient cette réserve à un esprit morose ; mais ce n'était chez elle qu'une défiance modeste de sa parole. Elle ne semblait pas, au premier abord, cordiale : elle avait vécu trop éloignée de la société pour savoir être à son aise en compagnie ; mais dans les circonstances où elle se vit l'objet de délicates et affectueuses attentions, sa reconnaissance fut profonde et durable. Elle ne prodiguait pas son amitié, mais une fois donnée, cette amitié était sûre et fidèle. Dans ses absences, elle m'écrivait sa vie d'heure en heure. Ici, quoique nous nous voyions souvent et longtemps dans la journée (nos demeures étaient séparées), ses billets m'arrivaient à tout moment; elle avait besoin de tout me dire, de me consulter, de chercher près de moi le courage et la résolution dans les épreuves et les soucis inséparables de la vie. Mais ses véritables consolations, elle les puisait dans la prière. Quoique sa piété fût édifiante, elle évita cependant avec le plus grand soin tout ce qui était de l'ostentation. Elle mourut le 13 mars 1869,

à Pise, où elle était allée chercher un abri contre le froid qui lui était si fatal, et en même temps l'ombre et le silence que cette ville hospitalière semble offrir à toutes les grandes lassitudes. Mais un voyage imprudent qu'elle fit à Florence à la fin de février détermina une bronchite à laquelle elle succomba. Elle m'écrivait en arrivant dans cette dernière ville, que je lui manquais trop, et que dans sa tristesse profonde elle espérait se distraire en changeant de place. Elle revint aussitôt à Pise, mais pour s'aliter et y mourir après cinq jours de maladie. J'ai pu accourir à son chevet. J'arrivai à Pise le 11 mars, dans la matinée, et je ne l'ai plus quittée. A mon arrivée près d'elle, elle me montra une lettre qu'elle m'écrivait et que je conserve, me disant avec sa grâce enfantine : « Tu as bien fait de venir ; je ne sais comment j'aurais pu continuer ma lettre ». Elle expira le 13 à 2 heures du matin, édifiant tous ceux qui l'entouraient par sa piété et sa résignation.

La vie de Charles s'est écoulée, ignorée et modeste comme celle de sa sœur, mais digne de Plutarque. M. Viani l'a contée avec amour et talent, et la nécrologie dont il a honoré la mémoire du frère de Giacomo ne laisse rien à désirer à ceux qui ont cherché à connaître cet homme qui ne fit quelque bruit que par sa mort. Dans cette nécrologie cependant, M. Viani a commis une légère inexactitude, — assez naturelle, puisqu'ils ne s'étaient vus

que deux fois, — en jugeant Charles plus occupé des événements politiques qu'il ne le fut en effet. L'irritation et le dégoût que lui inspiraient les débordements de la liberté en Italie et les désordres qui en furent la conséquence lui avaient enlevé, en même temps que la plupart des illusions généreuses de sa jeunesse (et, il faut bien le dire, elles ne furent jamais bien séditieuses), le désir de prendre part aux événements qui agitèrent nos contrées. Mais sa fermeté et son antagonisme n'allaient pas jusqu'à l'intolérance et au fanatisme : il exprimait ses opinions avec une franchise qui ne subissait aucune altération. Toujours impartial, jamais passionné, sa bouche ne sut proférer ni l'invective, ni l'injure. Il n'était l'esclave d'aucun préjugé, et il se fit un principe immuable de ne penser, de ne parler, de n'agir, qu'appuyé sur la vérité, la raison et l'expérience, cherchant plutôt à s'éclairer de l'avis de ceux qui font autorité qu'à soutenir le sien. On ne l'entendit jamais abuser, je dirai presque, se servir du *moi*, qu'il trouvait aussi haïssable que le trouvait Pascal. Il avait une manière toute particulière et toute naturelle d'éviter dans ses phrases la forme dogmatique et le ton tranchant ; il disait toujours : « Mi pare, crederei, azzarderei dire, etc... » Au lieu de dire : « Je veux », il disait : « Il le faut », et il cherchait à en démontrer la raison. La douceur de sa contradiction avait quelque chose de si persuasif et de si

conciliant que, même s'il ne convertissait pas ses adversaires, à coup sûr, il ne les irritait pas. Personne n'eut plus que lui le courage et la stabilité dans ses opinions : il s'inspirait toujours de l'esprit de justice. Il écrivit à sa première femme, pendant une lutte qu'il eut à soutenir à Ancône, dans ses fonctions de directeur des Postes : « *Oderint dum me-*
« *tuant*, diceva un tiranno credo, in Tacito (s'il
« n'avait pas consulté le texte, il n'affirmait rien, à
« moins d'en être parfaitement sûr) Mi odiino,
« purchè mi temano. Io che non sono un tiranno,
« dico : « Dum oderint, metuant ». Giacchè mi
« odiano, mi temano. Ho dovuto farmi temere,
« cioè non me, ma la giustizia e la mia rappresen-
« tanza. »

Et ce qu'il disait, il le faisait. Il ne reculait jamais devant la crainte d'une critique, d'une opposition, voire même d'une représaille, pour dire son opinion. Je pourrais en citer mille traits; mais pour ne point en fatiguer mes lecteurs, je me bornerai à celui-ci qui les intéressera peut-être. Il soutenait un jour une discussion sur le régime actuel de l'Italie avec une de ces personnes qui sont toujours « pour les causes qui triomphent, et les drapeaux qui flottent ». Charles déplorait le désarroi qui régnait un peu partout et exprimait franchement l'opinion que le gouvernement pontifical était plus sage et que l'ordre qu'il faisait régner n'était cepen-

dant pas « celui de Varsovie » : « C'était le despotisme, disait-il, si vous voulez l'appeler ainsi, mais le despotisme organisé, et je le crois préférable à une liberté qui devient de l'anarchie »; et il maintenait son dire, et cette justice qu'il rendait au gouvernement pontifical était d'autant plus loyale, qu'il avait dû souffrir, en des occasions importantes pour lui, de l'opposition inflexible de ses supérieurs. Il avait trop de bon sens pour faire une opposition violente au nouveau gouvernement, d'autant plus qu'il en comprenait l'inutilité et les dangers : il subissait de bonne grâce la loi commune, évitant avec sagesse (et conseillant d'éviter) de créer des embarras au gouvernement. Mais là s'arrêta sa soumission : il refusa tout mandat qui eût pu l'engager avec le nouveau régime, moins par hostilité, ayant en mainte occasion rendu justice à ses dispositions et à ses fonctionnaires, que par conscience : il avait prêté serment au Pape et il ne transigeait pas. Il aimait beaucoup la France, et sa cousine Hippolyte en était tout à fait fanatique. A la vérité, l'enthousiasme de celle-ci était quelque peu intéressé, et je le lui disais à son grand amusement; mais j'avais soin d'ajouter que je comprenais fort bien la part qu'y avait la reconnaissance, et alors elle était rassurée. En effet, son père étant mort en 1806, sous le régime impérial, la succession fut partagée également entre ses fils et ses filles, ce qui lui évita à

elle et à ses sœurs, la pauvre destinée des demoiselles de bonne maison qui étaient si mal loties sous les lois d'alors. Mais d'autres raisons plus élevées lui dictaient ses sympathies. Le couvent des Oblates, où elle fut élevée, comme je l'ai déjà dit, fut l'objet spécial des sollicitudes du gouvernement impérial, et elle profita largement des bienfaits de l'instruction remarquable qu'on y recevait et qui en était le résultat. Le ministre de l'instruction publique d'alors, le comte Scopoli, venait lui-même de Milan (et il n'y avait pas de chemins de fer) pour inspecter les collèges et les pensionnats des départements italiens. Hippolyte conservait avec amour la médaille dont il l'avait décorée à la distribution des prix. Elle avait *sténographié* le discours que le comte Scopoli avait prononcé à cette occasion. Le préfet du Musone, le chevalier Gaspari, venait aussi très souvent surprendre les écoles par sa présence. On envoya de Milan, au conservatoire des Oblates, le savant abbé Grégorio Niccoli, barnabite, je crois (cet ordre fut supprimé), comme professeur résident. Il vint aussi d'autres couvents supprimés des religieuses destinées à augmenter le nombre des maîtresses dans les différentes maisons d'éducation d'alors. La chère Hippolyte faisait commémoration avec une équité parfaite de tous les anniversaires glorieux ou funèbres de la France, excepté ceux qui avaient amené les révolutions : la prise de la

Bastille, les journées de Juillet ne lui inspiraient aucun enthousiasme ; mais les princes d'Orléans n'en étaient pas moins dans ses papiers. Elle portait le deuil de tous les anniversaires royalistes, orléanistes, bonapartistes, de Sédan même ! Quand ces dates arrivaient, je la trouvais dans le *Coretto* de la chapelle du palais Mazzagalli, où nous entendions la messe, pimpante et dans tous ses atours, et, après la messe, c'était une longue causerie sur le héros du jour (1).

Malgré l'éloignement de Charles pour toute part active dans les affaires publiques depuis les événements de 1860, il ne tint pas moins, jusqu'à cette époque, dignement et utilement sa place dans la magistrature recanataise. Il fut gonfalonier de la ville pendant quelques années après son retour d'Ancône et ensuite *anziano* de la magistrature

(1) Elle m'écrivait d'une chambre à l'autre quand elle n'était pas visible. J'ai reçu ce billet en janvier 1869, à la suite de je ne sais quelle exaspération que lui fit éprouver le « discours de la couronne » prononcé par l'empereur Napoléon : « Non mi faccia il torto di credermi ancora ammira- « trice del *Nipote* del Signor zio. Tardi l'ho conosciuto, ma « l'ho conosciuto a fondo. Questo nobile Sir, è degno di can- « nonate. Il difetto più grosso di lui è l'acciecamento in cui « vive di credere d'imporre al mondo colle sue *rancide,* insi- « gnificanti espressioni. Gran Gabaonita, gran trappolone. Scusi « la insipidezza, tanto le doveva per mia giustificatione... » Depuis lors, elle raya de son almanach la fête de la Saint-Napoléon, mais elle n'en pria pas moins pour le repos de l'âme de l'empereur.

jusqu'au 21 septembre 1860. On conserve ici un respect plein d'admiration et de reconnaissance pour la mémoire de cet homme de bien, qui s'occupa avec une énergie tranquille, persévérante et efficace des intérêts de son pays. Toutes les personnes honnêtes et *conservatrices*, et c'est le plus grand nombre à Recanati, rendent justice à sa droiture, à son infatigable et intelligente sollicitude. Sa probité, sa loyauté étaient si généralement reconnues, que même dans les questions où son intérêt ou celui des personnes qui l'en avaient chargé étaient en cause, les adversaires les moins traitables s'en rapportaient toujours à ses affirmations, et pourtant il savait se défendre avec une ténacité qui excitait souvent des mécontents. Sa parole, même devant un tribunal, avait tout le poids d'un acte légal. Il n'y a pas d'exemple qu'il ait reçu un démenti. Par contre, il soutint mainte cause pour payer leur dû à des gens et à des administrations qui ignoraient parfaitement leur créance, quand il était sûr de leur droit. Sa bonté ne fut peut-être pas toujours manifeste ; mais ce que je puis affirmer, sûre que personne ne me démentira, c'est qu'il conserva toute sa vie la crainte de nuire à ses semblables, de faire un tort à qui que ce soit : ses actes et ses paroles n'ont respiré que la justice.

Il a passé inoffensif du berceau à la tombe, il s'est endormi à la fin de sa longue carrière dans la paix

du juste, du croyant, du philosophe chrétien. La mort le surprit dans le sommeil, sans altérer ses traits admirables où rayonnait l'auguste sérénité des patriarches.

Avec lui disparut le dernier représentant de cette génération dont la mémoire est intimement liée à celle de Giacomo, et ici s'arrêtent mes souvenirs. Je ne pouvais oser entreprendre l'examen des jugements des différentes critiques qui ont commenté et discuté son génie. Je me suis proposé de présenter simplement à l'impartialité et au jugement du public qui pense et sait comparer, les souvenirs que j'ai recueillis des témoins de la jeunesse de Giacomo et leurs sentiments sur son caractère, son *indole* et ses principes.

D'ailleurs la tâche n'eût pas été facile dans cette abondance de critiques, d'études, de contradictions, de méprises qui déconcerteraient une intelligence supérieure à la mienne. Il y a eu cependant dans cette avalanche d'écrits éphémères des études sérieuses, tracées par des esprits d'élite, qui aident et éclairent le jugement; mais ces œuvres-là n'ont pas besoin d'être signalées au public intelligent et sensé.

Maintenant, ayant accompli mon humble tâche, je retourne comme les momies de Ruysch (1) au

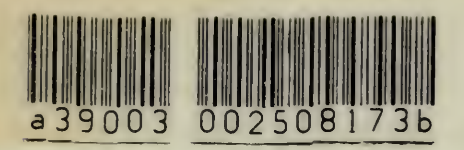
(1) Voir Leopardi, *Dialogue de Frédéric Ruysch et de ses Momies*, t. II, p. 213 de la traduction française.

silence éternel. Moins importune qu'elles, je ne prendrai pas une seconde fois la parole, même pour répondre aux critiques que j'aurai ou non méritées; mais, comme elles, « n'ayant plus de réplique à donner aux vivants, je me repose : Ma chanson est finie ».

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

POITIERS. — TYP. OUDIN.


a39003 002508173b

